This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Dr Paul GUERRIER
Élève de l'École du Service de Santé Militaire

Etude Médico-Psychologique

sur

Thomas de Quincey

LYON — IMP. A. REY

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

SUR

THOMAS DE QUINCEY

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

SUR

THOMAS DE QUINCEY

PAR

Le Dr Paul GUERRIER
Élève de l'École du Service de Santé Militaire.

LYON
A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ
4, RUE GENTIL, 4

1907

952a
G93

A MES PARENTS

A MONSIEUR LE DOCTEUR R. BRUNON

Directeur de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Rouen,
Membre correspondant de l'Académie de Médecine.

M740902

A mon Président de Thèse

MONSIEUR LE PROFESSEUR LACASSAGNE

Professeur de Médecine légale à l'Université de Lyon,
Officier de la Légion d'honneur.

AVANT-PROPOS

Avant de commencer cette thèse, c'est pour nous un plaisir et un devoir de remercier ceux qui ont bien voulu s'intéresser à nous pendant le cours de nos études.

M. le Dr Brunon, directeur de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Rouen, nous a toujours réservé le plus bienveillant accueil. L'année que nous avons passée dans son service a été pour nous aussi utile qu'agréable. Nous lui sommes très reconnaissant de l'intérêt qu'il n'a cessé de nous témoigner pendant notre première année d'études.

M. le professeur Lacassagne nous a toujours reçu avec bienveillance. C'est à lui que nous devons d'aimer la médecine légale. Il nous a inspiré le sujet de cette thèse dont il nous fait l'honneur d'accepter aujourd'hui la présidence. Qu'il nous permette de lui adresser les remerciements les plus respectueux et les plus sincères.

M. le professeur agrégé Etienne Martin a bien voulu s'intéresser à ce travail. Nous le remercions des renseignements qu'il nous a donnés très aimablement.

Nous remercierons aussi M. le professeur Legouis, professeur de Littérature anglaise à la Faculté des Lettres de Paris, qui a eu l'amabilité de nous indiquer les biographies les plus complètes et les meilleures de Thomas de Quincey.

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

SUR

THOMAS DE QUINCEY

INTRODUCTION

En 1821, le *London Magazine* publia les « Confessions d'un Anglais mangeur d'opium ». L'ouvrage eut un grand succès. Il fut bientôt réimprimé ; de nombreuses éditions en parurent successivement en Angleterre et en Amérique. L'ouvrage fut également apprécié en France quand les Confessions eurent été traduites par Alfred de Musset, dont ce fut la première œuvre imprimée.

Les Confessions sont restées l'ouvrage le plus célèbre de Thomas de Quincey. « Comme le hasard a de ces ironies, c'est par les pages de ses Confessions, autant dire par le bienfait de son terrible vice, que ce grand travailleur, qui a si durement reproché son immoralité à Goethe, a des chances d'être immortel [1]. » Thomas de Quincey continua d'ailleurs à mériter son surnom de « mangeur d'opium », pseudonyme sous lequel il

[1] Paul Bourget, Etudes anglaises *(les Lacs anglais)*.

publia un grand nombre de ses articles. A plusieurs reprises, en 1834-1835 dans le *Tait's Edinburgh Magazine*, en 1845 dans le *Blackwod's Magazine*, en 1851-1852 dans le *Hogg's Instructor*, il publia des souvenirs autobiographiques qui présentaient d'étroits rapports avec les événements des Confessions ou en étaient la suite naturelle. Aussi on a pris l'habitude de voir surtout en Thomas de Quincey l' « historiographe complaisant des effets de l'opium » et le « prophète impénitent des paradis artificiels ». Arvède Barine juge ainsi son œuvre : « C'est l'hommage volontaire de l'esclave crucifié au maître cruel qu'il ne peut s'empêcher d'admirer et de diviniser tout en luttant contre lui pour sa raison et pour sa vie. » Charcot[1] a pu dire à propos des Confessions : « Cela touche également à la littérature et à la science. »

De Quincey a d'ailleurs fait école. Il a été le premier à vanter les charmes d'un des paradis artificiels ; depuis lui, nombreux sont les auteurs qui ont décrit d'autres paradis artificiels. De Quincey a eu des élèves d'une façon plus directe encore : Kane[2] nous apprend qu'il connaît un certain nombre de personnes qui commencèrent à prendre du laudanum parce qu'elles avaient lu les Confessions.

Mais il se trouve que le cas de Thomas de Quincey si souvent cité comme médical n'a fait l'objet d'aucune étude médicale critique et complète.

D'autre part, si les biographies de Thomas de Quin-

[1] *Chronique Médicale*, 1899, p. 33 (Lettre de Charcot adressée à Philippe Burty).

[2] Kane, *The Drugs that enslave*. Philadelphia, 1881.

cey (et elles sont assez nombreuses) signalent son caractère vraiment étrange, son originalité, ses bizarreries, l'état mental de l'auteur des Confessions, n'a pas été étudié plus complètement que son opiophagie. L'étude de l'état mental présente cependant un intérêt tout particulier quand il s'agit d'un auteur que certains ont considéré comme aliéné et dont l'œuvre est si souvent une autobiographie.

Il nous a semblé qu'il y avait place pour un travail médical sur la vie, l'état mental et l'opiophagie de Thomas de Quincey.

C'est ce travail que nous avons essayé de faire sur les conseils de M. le professeur Lacassagne.

Nous étudierons d'abord les antécédents de Thomas de Quincey, en insistant sur les tares nerveuses que l'on rencontre dans sa famille. Nous résumerons sa vie, dont nous retiendrons les points les plus importants pour le médecin. Nous examinerons ensuite la santé de Thomas de Quincey ; l'opiophagie doit attirer d'une façon toute particulière notre attention, car c'est un des points de la vie de Thomas de Quincey qui intéresse spécialement le médecin. Nous arriverons enfin à l'étude de l'état mental que nous diviserons en trois chapitres distincts : sensibilité, caractère, intelligence; nous chercherons à mettre en relief ce qui caractérise l'état mental de Thomas de Quincey, à en isoler les traits dominants, les bizarreries, les imperfections.

CHAPITRE PREMIER

LES ANTÉCÉDENTS

Le père de Thomas de Quincey était un négociant de Manchester. C'était un homme instruit, cultivé ; il écrivit un livre, où il racontait un voyage qu'il venait de faire dans le centre de l'Angleterre et qui avait pour titre : « *A short tour in the midland counties of England, performed in the summer of 1772* ». Le style, dit D. Masson [1], est celui d'un homme habitué à écrire l'anglais.

Il eut toujours une mauvaise santé. Comme il était tuberculeux (il mourut de tuberculose à l'âge de 39 ans), il recherchait les climats chauds et vécut pendant longtemps loin de l'Angleterre. Il fit de nombreux séjours au Portugal, à Madère, dans les Indes, etc. De Quincey nous apprend que son père et lui ne se seraient pas reconnus s'ils s'étaient rencontrés.

La mère de Thomas de Quincey avait une meilleure santé ; elle était d'ailleurs d'une famille plutôt favorisée sous ce rapport. Le grand-père maternel de Thomas de Quincey était célèbre pour sa santé et sa robuste constitution ; et sa grand'mère mourut à un âge fort avancé. Miss Penson était leur troisième enfant.

[1] D. Masson, *Th. de Quincey* dans *Englishmen of Letters*

C'était une femme instruite, intellectuelle suivant l'expression de son fils. Son caractère a été longtemps mal connu et souvent mal jugé. On a dit qu'elle avait presque maltraité Thomas de Quincey. Il n'en est rien. De Quincey a toujours parlé de sa mère avec respect ; il trouve simplement qu'elle était d'une fermeté un peu romaine. Mrs de Quincey avait un caractère froid, « une vertu hautaine et une religion glaciale » ; elle ne pouvait que difficilement comprendre et apprécier son fils, dont le caractère était au contraire exalté.

C'est d'ailleurs ce que montrent les lettres de la famille de Quincey, publiées en 1891, par A.-H. Japp [1].

Mrs de Quincey eut des crises nerveuses; son fils nous apprend dans quelles conditions : un jour, à un dîner, un des convives attaqua vivement le christianisme; Mrs de Quincey qui était très religieuse, et presque mystique vers la fin de sa vie, en fut très contrariée. Elle eut une crise de nerfs.

Mr. et Mrs de Quincey eurent huit enfants. (Thomas était le cinquième enfant et le second fils.) Chez les frères et sœurs de Th. de Quincey, nous trouvons des tares pathologiques assez nombreuses, en particulier la tuberculose et certaines affections nerveuses.

Les enfants étaient par ordre de naissance : William, Elizabeth, Jane, Mary, Thomas, Richard, une seconde Jane et Henry.

Le fils aîné, William, de cinq ans plus âgé que Thomas, était un original. Comme beaucoup de ses

[1] Japp, *De Quincey's Memorials.*

frères et sœurs, il se montra très précoce. Il méprisait les livres; il lui arriva cependant, paraît-il, d'écrire quelques mémoires où il s'occupait de pyrotechnie, de magie, et surtout de nécromancie. Il composait aussi des tragédies pleines d'horreur.

Il étudia les parachutes, se documentant dans un livre de Wilkin *Sur l'art de conduire les hommes à la lune*. Il fit même des essais avec ses parachutes, et cela sans accident.

Il rêvait aussi à la façon de marcher la tête en bas, les pieds restant attachés au plafond ; il pensait que, s'il arrivait à tenir cinq minutes, rien ne pourrait l'empêcher de rester cinq mois dans cette position élevée.

William mourut de fièvre typhoïde à l'âge de seize ans.

Elizabeth mourut très jeune, à neuf ans; elle avait présenté de l'hydrocéphalie; elle est morte probablement de méningite tuberculeuse.

Jane mourut aussi très jeune, âgée de quatre ans à peine.

Sur Mary nous avons peu de renseignements; sa mère nous apprend, dans une lettre écrite à son fils Thomas, qu'elle avait du rachitisme.

Richard eut une vie très agitée. Comme son frère Thomas, c'était un mélancolique; dès l'âge de onze ans il vivait à l'écart de ses camarades et tombait dans de longues rêveries.

Eloigné de bonne heure de la maison maternelle, il fut d'abord élevé chez un pasteur. On le mit ensuite dans une pension d'où il s'échappa parce qu'on l'y frappait. Il erra quelques jours dans la campagne,

mais fut vite retrouvé et ramené à sa pension. Il s'en échappa une seconde fois et alla s'embarquer sur un baleinier.

Son bateau fut attaqué par les pirates et Richard fut fait prisonnier par eux. Ceux-ci le conservèrent avec eux, car Richard connaissait bien les instruments de précision, les boussoles, les chronomètres, et ses connaissances étaient utiles aux pirates. Voilà donc Richard devenu pirate malgré sa volonté.

Après quelques années d'une existence aventureuse, il put enfin s'échapper. Il entra dans la marine de l'Etat et y resta jusqu'à sa mort. Un jour, pendant une expédition dans les montagnes Bleues, Richard s'éloigna de ses camarades ; on ne le revit jamais.

Comme ses frères, Richard avait un système nerveux malade. Il raconte que, lorsque les pirates faisaient escale à une île, « the Woodcutter's Island », pendant la nuit il entendait dans les bois des sons mystérieux qui l'effrayaient. Le jour, il ne pouvait croire à leur réalité, mais la nuit arrivait et les mêmes sons se reproduisaient, terrifiant Richard.

La seconde, Jane, eut comme ses frères et sœurs une mauvaise santé. Dans la correspondance de la famille, on trouve à chaque instant des allusions à son affection nerveuse. En 1813, écrivant à son frère Thomas, elle parle de la malheureuse maladie nerveuse qu'ils ont tous. Dans une lettre de la fin de l'année 1825, elle revient sur les symptômes nerveux dont elle a été affligée pendant longtemps.

Le dernier enfant, Henry, était un enfant posthume. C'était une « forte tête » ; il etait ennemi de toute disci-

pline. Il mourut de tuberculose à l'âge de vingt-six ans.

Chez les enfants de Thomas de Quincey, nous trouvons également quelques particularités intéressantes. Th. de Quincey avait épousé une jeune fille plus jeune que lui de treize ans, Margaret Simpson. Ils eurent huit enfants : cinq garçons et trois filles.

Les trois jeunes filles eurent une bonne santé. L'une se maria en Angleterre ; la seconde, mariée au colonel Baird Smith, alla aux Indes. La troisième resta avec son père.

L'aîné des fils mourut à dix-huit ans d'une maladie cérébrale, sur laquelle on a peu de renseignements. C'était un jeune homme d'une intelligence remarquable. Son père devait l'appeler « la gloire de sa vie ». Il écrivait le grec aussi facilement que son père ; il avait fait un commentaire original sur Suétone que de Quincey eut un moment l'intention de publier. Son cas pourrait être invoqué par ceux qui défendent l'hérédité du génie et du talent.

Le second fils mourut aux colonies, de fièvre intermittente, en 1842.

Le troisième, qui s'était d'abord occupé de commerce, fit ensuite ses études de médecine. Il mourut au retour d'un voyage à Rio-de-Janeiro en 1861.

Le quatrième fils servit aux Indes et dans la Nouvelle-Zélande.

Le cinquième n'avait que quatre ans lorsqu'il mourut.

De Quincey perdit sa femme en 1837. Elle avait

alors quarante-sept ans. Elle est morte très probablement de tuberculose.

En résumé, nous trouvons chez les ascendants et les descendants de Thomas de Quincey des tares pathologiques nombreuses : un père tuberculeux, une mère sujette à des crises de nerfs ; beaucoup de frères et sœurs morts en bas âge, quelques-uns tuberculeux. Presque tous avaient un système nerveux déséquilibré; la plupart montrèrent une grande précocité ; c'étaient des mélancoliques, des méditatifs. Parmi les huit enfants, seuls Thomas de Quincey et une de ses sœurs arrivent à la maturité.

Les enfants de Thomas de Quincey paraissaient avoir eu un système nerveux moins déréglé. Plusieurs furent atteints de tuberculose, ainsi que leur mère. Il est à noter que le fils aîné eut une maladie cérébrale.

Les troubles du système nerveux et le manque d'équilibre dans les facultés mentales que nous avons rencontrés chez les frères et sœurs, nous les retrouverons chez Thomas de Quincey qui devait les présenter au maximum. Il semble que celui-ci ait concentré et réuni en lui les tares nerveuses de la famille.

CHAPITRE II

LA VIE DE THOMAS DE QUINCEY

Thomas de Quincey est né le 15 août 1785 à Manchester. Son père avait alors trente-trois ans et sa mère trente ans.

De Quincey a passé son enfance aux environs de Manchester, dans une maison de campagne qu'on appelait « Greenhay » ou « the Farm ».

Dès son enfance il se montre extraordinaire. Il avait à peine sept ans lorsqu'il perdit sa sœur Elisabeth qu'il aimait beaucoup. Ce fut une véritable commotion pour son petit cerveau, nous dit-il. Il alla voir en secret le corps de la petite morte et resta un moment près d'elle. « Tout à coup, ses yeux, éblouis par l'éclat de la vie extérieure et comparant la pompe et la gloire des cieux avec la glace qui recouvrait le visage de la morte, eurent une étrange vision. Une galerie, une voûte sembla s'ouvrir à travers l'azur; un chemin prolongé à l'infini. Et sur les vagues bleues son esprit s'éleva; et ces vagues et son esprit se mirent à courir vers le trône de Dieu; mais le trône fuyait sans cesse devant son ardente poursuite. Dans cette singulière extase il s'endormit et, quand il reprit possession de lui-même, il se retrouva assis auprès du lit de sa sœur... Il crut

alors entendre un pas dans l'escalier et craignant, si on le surprenait dans cette chambre, qu'on ne voulût l'empêcher d'y revenir, il baisa à la hâte les lèvres de sa sœur et se retira avec précaution[1]. » Mais ce spectacle avait fait sur lui une impression qui ne devait pas s'effacer[2]. Pendant longtemps encore, quand il regardait les nuages, ceux-ci devenaient des rangées de petits lits avec des rideaux blancs. « Dans les lits étaient des enfants malades, des enfants mourants qui s'agitaient avec angoisse. » (Thomas de Quincey.)

Le jeune Thomas, à peu près vers la même époque, fut aussi vivement impressionné par le retour de son père qui revint à Manchester pour y mourir, et qui arriva à Greenhay au milieu de la nuit, appuyé sur une pile d'oreillers blancs.

Dès cet âge, Thomas de Quincey recherchait sa solitude ; il jouait le plus rarement possible avec ses frères et sœurs.

Dès cet âge également, certains spectacles de la nature, certains sons, la musique parfois faisaient sur lui une très profonde impression et souvent le faisaient pleurer.[3]

Thomas de Quincey alla d'abord, ainsi que son frère William, à un presbytère qui était environ à deux milles de Greenhay. Tous les jours les deux frères rencontraient, en revenant à Greenhay, les gamins employés à une manufacture de coton de Manchester. William avait un caractère belliqueux, il donna le

[1] Baudelaire, *les Paradis artificiels.*
[2] *Suspiria de Profundis.*
[3] Hogg, *De Quincey, his friends and associates.*

signal des hostilités. Et depuis, son frère et lui se battaient chaque jour avec les enfants de la manufacture. Thomas nous a rapporté avec force détails l'histoire de cette guerre quotidienne. Tantôt, en raison de sa belle conduite, son frère lui accordait de l'avancement ; tantôt au contraire il était accusé de lâcheté ; une fois même on le surprit en correspondance avec l'ennemi.

En 1796, de Quincey vint avec sa mère à Bath : il abandonna le presbytère pour entrer au collège de cette ville. Dans cette nouvelle pension, le jeune Thomas se montra si brillant qu'il mérita vite le surnom de « petit prodige ». A douze ans, il faisait fort bien les vers latins ; cela provoquait même la jalousie de ses camarades plus âgés que lui ; l'un d'eux lui avait dit qu'il l'annihilerait s'il continuait à les éclipser.

En 1799, Thomas de Quincey fut malade pendant deux mois ; il ne revint pas à Bath ; il entra au séminaire de Winkfield où il resta près d'un an.

A ce moment, âgé de vingt-quatre ans, il alla rejoindre son ami lord Wesport, et fit avec lui un voyage en Irlande. C'est vers cette époque qu'il vint pour la première fois à Londres.

Puis il va faire un court séjour dans le Nothamptonshire, à Laxton, chez une amie de sa mère.

En 1800, de Quincey entra dans une école de Manchester ; il devait y rester trois ans, et ce séjour avait pour but de lui permettre, s'il était parmi les premiers de l'école, d'obtenir la somme de 40 ou 50 livres sterling pendant ses années d'étude à l'Université d'Oxford. Au moment de son entrée à

ves écrites qui avaient étonné les examinateurs, il négligea de subir les épreuves orales, par une de ces inexplicables fantaisies qui, jusqu'à la fin, lui étaient habituelles[1] ».

Les Confessions nous apprennent que c'est à Oxford, en 1804, à l'âge de dix-neuf ans, que de Quincey fit connaissance avec le laudanum.

Ses études terminées, de Quincey choisit pour résidence la région les Lacs, où il devait rencontrer Wordsworth, Coleridge, Southey puis Wilson. Les « Lakistes », comme on les a appelés, n'étaient pas pour lui des inconnus ; il avait été en correspondance avec Wordsworth. Il était même venu une fois déjà dans ce pays des Lacs et il avait reçu l'hospitalité de Wordsworth et de Coleridge.

De Quincey resta plusieurs années dans la région des Lacs. Il lisait et écrivait beaucoup ; c'est à cette époque qu'il prit l'habitude de faire de longues promenades, de préférence pendant la nuit.

Après son mariage (en 1816), de Quincey eut pour principale résidence Grasmere, toujours dans la même région.

Il avait commencé un long travail : *De Emendatione Humani Intellectus;* l'ouvrage resta inachevé. En 1819, de Quincey lit l'ouvrage d'économie politique de Ricardo ; il écrit alors les « Prolégomènes pour tous les systèmes futurs d'économie politique » ; mais il ne put se décider à en écrire la préface.

De 1821 à 1830, de Quincey est tantôt dans la région

[1] Teodor de Wyzewa, *Ecrivains étrangers* (1re série).

des Lacs, tantôt à Londres, tantôt à Edimbourg. C'est à cette époque qu'il publie ses premières œuvres : il fait paraître en 1821 deux mémoires qui sont la partie principale des Confessions. Il avait annoncé une troisième partie ; mais elle ne parut pas.

Pendant cette période, il continue à mener une vie bizarre, excentrique, évitant ses amis, etc...

En 1830 il vient se fixer à Edimbourg où il devait rester jusqu'à sa mort.

En 1837 il venait de perdre deux de ses fils ; sa femme mourut de tuberculose. De Quincey reste veuf à cinquante-deux ans avec six enfants dont l'aînée était une fillette de dix ans. Il décida alors de se fixer à Lasswade où la vie, pensait-il, serait plus économique qu'à la ville.

Jusqu'à la fin de sa vie on le trouve tantôt à Lasswade, tantôt à Edimbourg ; mais il avait une véritable manie ambulatoire et il est toujours en mouvement. Il est, comme on l'a dit de Descartes, « aussi remuant qu'une hyène ».

Lasswade était l'habitation principale de Thomas de Quincey, mais ce n'était pas la seule. Il avait en même temps un ou plusieurs logements à Edimbourg ; et dans ces logements il « neigeait », suivant son expression, des livres et des revues. Les livres couvraient d'abord les tables, puis le plancher, les chaises mêmes ne tardaient pas à disparaître sous les livres. Bientôt, au milieu de cet amas de livres et de revues, il ne restait plus à de Quincey la place suffisante pour écrire. Il quittait son logement dont il payait la location en priant qu'on laissât tout bien en ordre ; puis il prenait un nouveau logement.

Il lui arriva à plusieurs reprises d'avoir quatre logements et plus à la fois à Edimbourg ; parfois même il avait encore un appartement à Glasgow.

De Quincey continue à publier de nombreux articles ; il avait remplacé le *Blackwood's Magazine* par le *Tait's Magazine*. En dernier lieu, c'est dans le *Hogg's Instructor* qu'il écrivait.

Ses promenades nocturnes avaient toujours pour lui le même charme. On le voyait errer la nuit, armé d'une petite lanterne qu'il n'oubliait jamais d'emporter.

Il reste toujours aussi introuvable pour ses amis. Comme c'était un causeur merveilleux, on recherchait beaucoup sa société, on l'invitait fréquemment, mais on ne pouvait compter sur aucun engagement de sa part. Il fallait arriver à le rejoindre et l'amener presque de force ; il se présentait alors dans une tenue invraisemblable que G. de Contades[1] décrit ainsi : « Une vaste redingote enfouissant le cou, mal établie sur de maigres épaules. Un foulard de soie, autant corde que cravate, et un indescriptible pantalon, effiloché et tout barbouillé d'encre, déformé presque jusqu'à la déchirure par les heurts de jambe de l'écrivain nerveux. »

Quand il était venu, on ne pouvait jamais savoir pour combien de temps c'était. Il ignorait lui-même la date probable ou possible de son départ. Un beau jour on le voyait disparaître comme il était venu.

Il avait les habitudes les plus extraordinaires : c'est ainsi qu'il ne se servait jamais d'une pièce de monnaie

[1] G. de Contades, la Jeanne d'Arc de Thomas de Quincey (*Revue des Deux Mondes*, 1893, t. III).

sans l'avoir soigneusement frottée avec un morceau de flanelle pour la rendre plus luisante et plus brillante. Quand il portait un manuscrit à l'imprimerie, il avait l'habitude de tirer de sa poche une petite brosse et de brosser soigneusement son manuscrit avant de le remettre. Ses amis arrivaient à ne plus s'étonner de ses bizarreries. « Mais plus je connaissais Thomas de Quincey, et moins je m'étonnais des étranges bizarreries qui marquaient son existence de chaque jour », dit Colin Rae Brown[1].

Thomas de Quincey continua à mener la même vie errante jusque dans les dernières années de sa vie. Il fut très occupé, vers cette époque, par une édition nouvelle de ses œuvres, qu'il devait revoir et dont il devait corriger les épreuves. Comme il n'avait aucun ordre dans ses papiers et que parfois il n'avait pas conservé d'exemplaire de ses œuvres, ce n'était pas pour lui une petite affaire que de retrouver des articles anciennement parus.

Telle est, résumée en ses points essentiels, la vie de Thomas de Quincey. Ce que nous en savons, c'est surtout de Quincey qui nous l'apprend. Car la plupart des biographies ne font guère que puiser plus ou moins largement dans la partie autobiographique de ses ouvrages. De Quincey a raconté sa vie en détail dans les *Confessions d'un Anglais mangeur d'opium*, dans les *Souvenirs autobiographiques d'un Anglais mangeur d'opium*, dans beaucoup de ses articles, dans ses lettres enfin.

[1] Colin Rae Brown *in* Hogg, *loc. cit.*

N'y a-t-il pas dans la vie de Thomas de Quincey une certaine part de légende? C'est très possible, car, comme le dit Téodor de Wyzewa, « ... il y avait dans cet homme un si vif désir de mystification, une telle tendance à ne point distinguer le réel du rêve, que l'invention se mêle sans cesse aux souvenirs, dans ses narrations autobiographiques. »

Cependant, bon nombre des détails fournis par Thomas de Quincey sont confirmés par les récits de ses contemporains. Les lettres de la famille de Quincey concordent assez bien, d'une façon générale, avec les souvenirs autobiographiques que nous a laissés l'auteur des *Confessions*. Il semble donc que l'on puisse considérer la plupart des événements de sa vie comme bien établis.

CHAPITRE III

LA SANTÉ. — LE PORTRAIT

Thomas de Quincey eut toujours une mauvaise santé.

Son enfance fut maladive ; à l'âge de trois ans, il eut la coqueluche. Il parle encore d'une longue maladie, d'une fièvre, qui dura pendant deux années entières de son enfance, mais sur laquelle il ne donne pas d'autre renseignement.

A l'âge de douze ans, lorsqu'il était à Bath, il eut un traumatisme assez violent sur la tête : dans son *Autobiography*, il attribue ce traumatisme à un accident.

Dans ses lettres, il donne une autre version : un des surveillants de l'école aurait voulu donner un coup de canne à un camarade de Thomas de Quincey, qui s'était montré impoli à son égard ; mais, par erreur, il atteignit Thomas à la tête. Le traumatisme paraît avoir été assez violent. Thomas de Quincey resta plusieurs semaines au lit. Il éprouvait souvent encore de vives douleurs à la tête lorsqu'il entra à Winkfield.

De Quincey ne fit pas d'autre maladie grave pendant son enfance ; mais il ne fut jamais bien portant et, lorsqu'il était à l'école de Manchester, il pouvait écrire :

« J'ai toujours été souffrant, bien que je n'aie pas fait de grande maladie. »

A seize ans, il eut des douleurs d'estomac assez vives et présenta pour la première fois des vomissements, des symptômes d'intolérance gastrique. A ce moment, nous dit-il dans les *Confessions*, il aurait eu également quelques symptômes du côté du foie, organe qui, d'après lui, est le point faible, le « talon d'Achille » de l'organisme.

Ces troubles gastriques devaient d'ailleurs persister pendant presque toute sa vie, mais avec des périodes d'accalmie et des intermittences. C'est ainsi qu'il y eut une nouvelle crise en 1813 ; en 1824, également, de Quincey recommença à ne plus pouvoir supporter les aliments.

De quelle affection s'agissait-il ? Un médecin, le Dr Warburton Begbie, que de Quincey avait consulté, d'ailleurs à un âge avancé de sa vie, pensa qu'il n'y avait pas eu de maladie organique. Au contraire, le Dr Eatwell[1] estime qu'il y avait une inflammation de la muqueuse stomacale, aboutissant parfois à l'ulcération. D'après l'histoire de la maladie et en raison de la bizarrerie des symptômes, décrits par Thomas de Quincey, il semble que l'on doive plutôt admettre un simple trouble de sécrétion d'origine nerveuse, *sine materia*. C'est ainsi que, pour pouvoir supporter quelques aliments solides, Thomas de Quincey avait l'habitude de prendre du vin ; le vin était la seule chose

[1] A medical view of M. de Quincey's case in Page *(Thomas de Quincey, his life and writings)*.

capable de calmer ses douleurs. Or, le vin n'a jamais été un bon remède des gastrites, et encore moins de l'ulcère de l'estomac.

Les médicaments alcalins, qui auraient paru plus indiqués, n'avaient sur l'estomac du malade aucune action.

Dans d'autres cas, au moment où il allait s'endormir, de Quincey éprouvait une sensation bizarre au creux de l'estomac. Il lui fallait lancer violemment les jambes en avant. Il éprouvait plusieurs fois cette sensation ; il recommençait la même manœuvre, puis il réussissait à s'endormir.

De Quincey arriva d'ailleurs, par une conception délirante fréquente chez les mélancoliques et les hypochondriaques, à croire qu'un animal, endormi en temps ordinaire, sortait par instants de sa torpeur et lui rongeait les tuniques de l'estomac.

De Quincey eut encore, vers l'âge de vingt-deux ans, des sueurs profuses, de la dyspnée ; il nous apprend qu'au début de sa carrière de mangeur d'opium il était considéré comme un tuberculeux.

Thomas de Quincey a-t-il été tuberculeux ? Ce n'est pas probable, car son tube digestif a toujours été en très mauvais état. Or, chez un tuberculeux, quand le tube digestif, la place forte, pour employer l'expression du professeur Grancher, cède, la maladie fait de rapides progrès. De Quincey ne pouvait s'alimenter : il n'aurait certainement pas vécu jusqu'à soixante-quinze ans s'il avait été tuberculeux.

De Quincey pensait que c'était l'opium à haute dose qui lui avait permis de se défendre victorieusement

contre la tuberculose. Nous aurons à revenir sur cette question de l'opiophagie ; mais, dès maintenant nous pouvons dire que l'habitude de l'opium à haute dose, loin d'être un remède contre la tuberculose, ne pouvait qu'être une nouvelle cause capable d'affaiblir encore l'organisme et de le mettre en état de moindre résistance.

Nous admettrions volontiers, pour les symptômes que nous venons de voir, une origine nerveuse, dans leur histoire : en effet, ils ne sont pas sans présenter quelque analogie avec certains phénomènes qu'il nous faut maintenant examiner.

De Quincey a toujours eu un système nerveux déséquilibré. En 1803, au moment où il s'échappe de l'école de Manchester, il souffrait, dit-il, d'une maladie du système nerveux. A plusieurs reprises, dans ses livres ou dans sa correspondance il parle du mauvais état de son système nerveux, il emploie souvent les mots des « nervous affection », « nervous irritation ». Dans une note ajoutée à l' *Essai sur l'assassinat considéré comme un des beaux arts*, nous trouvons ces termes : « Tant je pouvais peu exercer de contrôle sur les agitations affligeantes et l'impatience insurmontable de ma maladie nerveuse. »

Ces troubles du système nerveux se manifestèrent à plusieurs reprises.

Nous avons déjà vu l'impression extraordinaire que produisit sur Thomas la mort de sa sœur Elisabeth.

En 1812[1], Wordsworth perdit une petite fille pour

[1] *Autobiography*, vol. II (Lake reminiscences. Death of little Kate Wordsworth.)

laquelle de Quincey avait beaucoup d'affection; pendant près de deux mois, il arriva souvent à Thomas de Quincey de passer la nuit près de la tombe de la petite Kate Wordsworth. Plusieurs fois il eut des hallucinations : il revoyait l'enfant. Puis, un jour (il précise le mois et presque le jour), il fut envahi par une « nervous sensation » qui devint bientôt une véritable maladie. Sans avoir, dit-il, aucune maladie qu'un médecin eût pu reconnaître, il était en proie à une maladie nerveuse intense ; chaque mouvement respiratoire provoquait une véritable sensation d'angoisse. Pour échapper à ces tourments, Thomas de Quincey essaya de voyager, mais sans succès.

Il guérit un jour aussi brusquement qu'il était devenu malade. Il ressentit, vers minuit, une sensation particulière qui partait des genoux; puis en quatre heures tout fut terminé. Il fut absolument débarrassé de la terrible maladie qui l'oppressait auparavant. Sa douleur morale disparut en même temps que sa maladie. Il perdit même tout souvenir de la petite fille de Wordsworth. Il regardait maintenant sans chagrin, presque avec indifférence, les petits souvenirs qu'il avait conservés d'elle.

Cette sorte de crise, si l'on peut ainsi l'appeler, n'est pas d'ailleurs la seule que l'on trouve dans la vie de Thomas de Quincey.

Voici un autre exemple de l'état morbide de son système nerveux; en 1818, de Quincey fut mordu par un chien. Il vécut longtemps sous la crainte de la rage; pendant plusieurs mois, préoccupé et obsédé par cette idée, il fut incapable du moindre travail.

ment à voir quels sont les symptômes de l'intoxication chronique due à l'opium absorbé soit en nature, soit sous forme de laudanum. Nous chercherons aussi s'il y a des cas de mangeurs d'opium ou de buveurs de laudanum analogues à celui de Thomas de Quincey.

CHAPITRE IV

SYMPTOMES DE L'INTOXICATION CHRONIQUE PAR L'OPIUM OU LE LAUDANUM

L'accord a été long à se faire entre les médecins au sujet de l'opium ; peut-être même n'est-il pas absolument complet maintenant.

Les causes de ces divergences d'opinions sont multiples. Ceux qui se sont adonnés à l'usage des « poisons de l'intelligence » ont décrit surtout le côté agréable ou merveilleux de ces drogues. C'est ainsi qu'un médecin, le Dr Delfrayssée[1], proposait l'opium comme moyen d'améliorer l'espèce humaine, d'adoucir ses mœurs ou de corriger ses mauvais penchants. A ceux qui n'ont pas expérimenté sur eux-mêmes, on objecte souvent leur incompétence. Comme le dit Michaut : « Les empoisonnés disent trop de bien de l'opium, mais ceux qui ne le sont pas ne peuvent en juger les effets. »

D'un autre côté, souvent les auteurs qui se sont occupés de l'opium n'ont pas assez nettement séparé les effets de l'opium qui peuvent être différents suivant le mode d'absorption, suivant la préparation employée, et aussi suivant l'état antérieur du malade.

[1] *Gazette des Hôpitaux*, 1860, p. 598.

Le désaccord porte surtout sur les effets de l'opium pris à dose modérée.

La plupart des études récentes, cependant, sont nettement défavorables à l'opium, même quand celui-ci est pris à petite dose. Le Dr Ernest Martin juge ainsi l'opium : « A dose modérée, il stimule les forces physiques et cérébrales en vertu de son action sur les centres nerveux ; mais comme il n'apporte aucun élément réparateur, il peut, à la suite d'une excitation trop active et trop souvent répétée, entraîner un affaiblissement de l'organisme d'autant plus marqué que l'alimentation sera elle-même plus insuffisante à restaurer les forces dégagées par cette stimulation ». Pour Meylert, l'habitude de l'opium signifie la mort intellectuelle, morale et physique. D'après Lydston[1], les habitués de l'opium et de la morphine dépassent rarement quarante ans. Oppenheim admet à peu près le même chiffre.

S'il y a encore quelques divergences au sujet des effets de l'opium pris à petites doses, au contraire tous sont unanimes à reconnaître les effets déplorables des abus de l'opium. Et il semble que, pour ceux qui pendant de longues années se sont adonnés aux préparations opiacées prises en grande quantité, on puisse admettre les conclusions de Fonssagrives qui, dans son article du *Dictionnaire Encyclopédique des Sciences médicales*, compare un mangeur d'opium invétéré à un vieil alcoolique : « Un theriaki de Canton est le digne pendant d'un ivrogne de Manchester : aspect dégradé, décrépitude, mort précoce; c'est le même tableau trait pour trait ».

[1] Lydston, *The Diseases of Society*, New-York, 1900.

Il n'est pas très fréquent en France d'observer de grands mangeurs d'opium, mais l'on rencontre souvent une opiophagie en quelque sorte expérimentale : c'est celle des aliénés. L'opium est ordonné parfois aux maniaques, très souvent aux mélancoliques. L'opium, peut-être en provoquant de l'hyperhémie du système nerveux, atténue chez ceux-ci les hallucinations, combat l'insomnie.

On commence à donner aux aliénés de petites doses, soit d'extrait d'opium, soit de laudanum; puis l'on augmente progressivement les doses. On arrive vite à avoir de l'intolérance qui se manifeste surtout par des douleurs gastriques, des vomissements. A ce moment le malade est mis au régime lacté, en même temps que l'on cesse momentanément d'augmenter les doses. L'intolérance disdaraît, et bientôt l'on peut reprendre l'administration du laudanum à doses croissantes. Il n'est pas rare de donner à un aliéné 150 gouttes de laudanum par jour; certains arrivent à donner 300 gouttes par vingt-quatre heures (environ 9 grammes).

Chez les aliénés ainsi devenus opiophages, on constate surtout des phénomènes de paralysie intestinale, de la constipation opiniâtre. L'on note un état saburral des voies digestives. Comme conséquence de cette paralysie intestinale il y a une auto-intoxication d'origine digestive, qui se surajoute à l'intoxication opiacée proprement dite.

Du côté du système nerveux on remarque surtout des phénomènes de dépression. Les malades qui auparavant avaient de l'insomnie, dorment alors très faci-

lement. Il est très rare d'observer des phénomènes d'excitation[1].

Si l'opiophagie est fréquente chez les aliénés, cette opiophagie est naturellement bien moindre que celle des grands mangeurs d'opium orientaux ; elle n'est pas prolongée pendant le même laps de temps. Aussi l'opiophagie chez les aliénés ne se manifeste pas par une symptomatologie aussi riche et aussi complète que chez les mangeurs d'opium dont les observations ont été rapportées surtout par les auteurs étrangers.

Chez ces grands mangeurs d'opium, l'appétit est très diminué, souvent nul. La langue est blanche et saburrale. Les phénomènes d'intolérance gastrique et les vomissements qui au début étaient très importants ont généralement disparu. La constipation reste opiniâtre ; à la période terminale elle est souvent remplacée par de la diarrhée ou des alternatives de diarrhée et de constipation.

Toutes les sécrétions des glandes digestives sont diminuées ; la salive est rare. Les dents sont altérées et tombent, sous l'influence de la périostite alvéolo-dentaire. Les gencives saignent parfois.

La respiration est courte, superficielle. Les poumons ne présentent pas de véritables lésions ; mais ils sont devenus un lieu de moindre résistance, un point d'appel pour la tuberculose ou une bronchopneumonie souvent mortelle.

Le pouls est petit, irrégulier, de faible tension. Le

[1] Nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. le professeur agrégé Etienne Martin.

myocarde est défaillant ; à l'auscultation du cœur les bruits sont sourds, mal frappés.

Les organes génitaux participent à la dépression générale de l'organisme ; après une phase passagère d'excitation, il y a généralement une impuissance complète. Parfois il se fait un écoulement muqueux par les organes génitaux. Chez la femme la menstruation est supprimée.

L'urine est généralement en faible quantité ; on note souvent de l'albuminurie, parfois de la glycosurie.

La peau présente quelquefois des érythèmes ; souvent il y a du prurit. La sécrétion sudorale est parfois augmentée.

Le système nerveux est profondément atteint. La force musculaire est très diminuée ; souvent on note du tremblement, un peu d'incoordination. Les troubles de la sensibilité (il s'agit généralement d'anesthésie ou d'hyposthésie) ne sont pas rares.

Les réflexes d'une façon générale sont diminués. On trouve des troubles trophiques des ongles ; les muscles sont atrophiés.

La vision est très affaiblie ; le regard est sans expression. Les pupilles, paresseuses, sont très contractées.

L'intelligence et la volonté supportent mal l'action du poison. La volonté est très affaiblie ou nulle ; souvent le malade à une perte complète du sens moral. Pour se procurer le redoutable poison, il ment ; il trompe ceux qui l'entourent ; il est capable de commettre un acte indélicat, parfois un vol.

La sensibilité affective est aussi très diminuée. Le malade se désintéresse de tout ce qui ne concerne pas

son toxique. Il néglige sa famille, ses amis, oublie les devoirs les plus élémentaires.

L'intelligence, aussi, quoi qu'on en ait dit, est très altérée par les abus de l'opium. Si au début l'opium a pu augmenter peut-être la faculté du travail, procurer des rêves agréables ou brillants, que les temps sont changés ! La mémoire est très affaiblie, surtout pour les faits récents ; parfois cette diminution de la mémoire se constate surtout pour une certaine catégorie de faits. Une jeune dame qui buvait du laudanum en quantité sérieuse et dont les *Confessions* ont été publiées[1] était incapable de lire autre chose que des romans; elle oubliait le nom des personnes qu'elle connaissait intimement ; quand elle s'occupait des soins du ménage, elle oubliait ses clefs, laissait brûler les plats, etc.

Il y a des troubles de l'idéation. On a beaucoup discuté pour savoir si l'opium ou la morphine donnent des hallucinations ; il semble actuellement démontré que l'opium seul donne rarement des hallucinations. On voit surtout des hallucinations s'il y a une intoxication surajoutée (alcoolisme, cocaïnisme, chloralomanie, etc.). C'est ainsi qu'un opiophage dont Mann[2] rapporte l'histoire n'eut des hallucinations que lorsqu'il eut ajouté à l'opiophagie la choralomanie.

Il semble que l'obsession soit rare également dans le thébaïsme. Laurent, qui a bien étudié le côté psychique

[1] Confessions of a young lady laudanum drinker (*Journal of mental sciences*, London, 1889, XXXIV, p. 545-550).

[2] Mann (E. C.), Case of opium habit and chloral habit (*Journal of psychological medecine and mental pathology*, London, 1878, IV, 1, p. 116).

de l'intoxication par l'opium décrit « un état de rêverie sans pensée particulier à l'opium ». « La caractéristique de cette rêverie est le petit nombre des idées qui en forment la matière, leur peu d'intensité, leur peu de fixité, si une impression quelconque vient les chasser et l'absence de lutte entre l'idée qui reste là uniquement parce qu'elle est seule, et la volonté qui n'intervient pas pour diriger le cours des pensées ; cet état, nous ne saurions trop le répéter, est diamétralement opposé à l'obsession ». Le professeur Richet avait déjà signalé le même phénomène lorsqu'il parle de « l'activité paresseuse de l'opium dans laquelle la volonté semble endormie et assister paisiblement aux ébats de l'imagination. »

L'état général enfin est très atteint. Le malade arrive à un état d'amaigrissement extrême ; il présente une véritable cachexie. Les traits ont l'expression d'une vieillesse prématurée ; la face est pâle ; les yeux sont excavés ; les paupières s'entourent d'un cercle noirâtre. Et pour résumer les symptômes de l'abus de l'opium, on peut citer les conclusions de la très récente étude du Dr Jeanselme sur *les Mangeurs et Fumeurs d'opium* : « Ces grands mangeurs d'opium perdent l'appétit ; ils ont des nausées, des vomissements, une constipation opiniâtre, et parfois à la période ultime, une diarrhée incoercible. Ils tombent dans une apathie profonde quands ils sont privés de leur poison habituel. Graduellement, leurs facultés intellectuelles et affectives se pervertissent. Pâles, émaciés au delà de tout ce qu'on peut imaginer, sans force, sans énergie, sans volonté, sans jugement, réduits à l'état d'automates, ils n'ont

plus d'autre objectif que la satisfaction de leur passion, et ils finissent par sombrer dans le gâtisme. »

Tels sont les symptômes du thébaïsme. L'opium, quand on en abuse, est donc loin de mériter le nom de présent de Dieu, « Mash Allah », que les Turcs inscrivent sur leurs tablettes d'opium.

Si le malade cherche à s'arrêter sur la pente fatale, s'il renonce momentanément à l'opium, qu'arrivera-t-il?

Le malade a d'abord de fréquentes envies de bâiller; il éternue, a du larmoiement ; il éprouve une sensation douloureuse au creux épigastrique. Le malade est ennuyé, il est inquiet : un dicton turc compare une personne d'humeur chagrine à un « theriaki privé de son opium ».

Après une phase passagère et d'ailleurs inconstante de dépression, le malade commence à être agité. On peut voir tous les degrés, depuis la simple excitation jusqu'à la véritable manie aiguë, avec mouvements désordonnés, vociférations incohérentes, hallucinations de la vue et de l'ouïe, impulsions violentes. Parfois, c'est le tableau complet du *delirium tremens.*

Le malade a une céphalée très vive ; il éprouve des crampes dans les mollets. Il y a de l'hyperesthésie des différentes sensibilités générale et spéciale ; les réflexes sont exagérés.

Contrastant avec l'excitation de l'intelligence et de la sensibilité, on remarque une dépression extrême des fonctions de la vie organique. Le pouls est faible, irrégulier ; il y a des menaces de collapsus cardiaque. La

respiration est anxieuse. La diarrhée profuse manque rarement. Enfin, la température s'abaisse ; les extrémités sont froides ; le malade, s'il n'est pas traité à temps, tombe dans le coma, coma qui se termine souvent par la mort.

Thomas de Quincey parle avec force détails des quantités exactes d'opium ou de laudanum qu'il a absorbées. Il était donc intéressant de voir si l'on a observé des cas qui puissent être comparés au sien.

Armand admet qu'un fumeur ordinaire fume en moyenne 3 grammes par jour. Pour le Dr Jeanselme, la consommation ordinaire d'un fumeur est de 8 à 10 grammes. Libermann admet pour la plupart des Chinois 10 à 20 grammes.

Mais les chiffres qui nous intéressent surtout sont ceux des mangeurs d'opium ; l'opium ingéré est beaucoup plus funeste que l'opium fumé et il en faut des doses bien moindres. Le Dr Laurent estime que l'émaciation et la déchéance sont aussi rares chez les fumeurs qu'elles sont communes chez les opiophages. Il nous apprend que : « Les indigènes jaunes qui avalent l'opium par économie estiment que la dose nécessaire en ce cas est 1/35 de la dose fumée. » Lui-même admet que 60 grammes d'opium fumé correspondent à peu près à 2 grammes d'opium avalé. Brereton considère que la différence entre 320 grains (environ 21 grammes) d'opium ingéré et 180 grains (environ 11 grammes) d'opium fumé est comme 500 est à 1.

Les doses d'opium ingéré dont nous avons trouvé des exemples sont les suivantes : la dose journalière

des opiophages américains est de 15 à 20 grains d'opium (1 gr. 20). Le malade du Dr Basham qui entre à l'hôpital avec du *delirium tremens* prenait de 20 à 30 grains par jour.

Martin dit que les theriakis arrivent souvent à la dose de 7 grammes. Un vieillard observé par Zambaco prenait depuis un certain temps 9 à 10 drachmes d'opium par semaine, c'est-à-dire environ 32 grammes. Gill cite un malade qui, pendant dix ans a absorbé par jour, 5 grammes d'opium.

Pour le laudanum, nous citerons les quelques chiffres suivants : Roques (cité par Fonssagrives) a observé deux dames américaines, prenant, l'une 60 grammes, l'autre 30 grammes de laudanum par jour. Zambaco rapporte l'histoire d'une femme qui, pendant un certain temps prit 20 grammes de laudanum de Sydendam. Harrison a publié l'observation d'une malade qui pendant longtemps absorba par jour une demi-once de laudanum (environ 15 grammes). Brouardel cite le cas d'une femme de trente et un ans qui, pendant quelque temps, a bu chaque jour de 40 à 45 grammes de laudanum. Trousseau a rapporté l'histoire d'une malade qui était arrivée à 750 grammes. Enfin, Richet dit qu'on a vu des malades prendre en une journée, un litre de laudanum. C'est dire qu'il n'y a, pour ainsi dire, pas de dose maxima.

Mais il est à remarquer que les doses extrêmes que nous venons de citer n'ont été absorbées que par exception et n'ont jamais été continuées pendant longtemps. Si des malades, comme ceux décrits par Trousseau et Richet, ont pu arriver à des doses énormes, il est bien

certain qu'ils n'auraient pas pu continuer ces doses fantastiques pendant des années entières.

On ne trouve pas facilement d'observation où l'on rencontre une dose considérable et continuée pendant longtemps. Une des rares observations de ce genre est celle qui est rapportée par Harrison : il s'agit d'une malade qui, pendant quarante ans, a pris par jour 15 grammes de laudanum.

Il faut aussi observer que les malades qui se sont livrés à ces véritables débauches d'opium et de laudanum ont présenté au grand complet le tableau clinique du thébaïsme et qu'ils avaient une santé très atteinte. Souvent même des doses bien moindres ont suffi à ruiner la santé, en particulier chez les Européens, qui sont plus sensibles à l'opium que les races jaunes. Comme le dit Michaut : « Il semble que, par une sorte d'imprégnation héréditaire, l'Asiatique résiste mieux au poison, de même que l'Européen résiste mieux à l'alcool que le Chinois ou l'Annamite... En un mot, pour le Chinois, l'opium est un excitant et reste un excitant ; pour l'Européen, il devient très vite un narcotique et un poison organique *totius substantiae.* »

Nous connaissons maintenant quels sont les symptômes de l'opiophagie ; nous venons de voir quels sont les cas limités, si l'on peut ainsi les appeler, qui ont été observés ; nous pouvons examiner désormais l'opiophagie de Thomas de Quincey [1].

[1] On trouvera l'indication des ouvrages cités à la *Bibliographie.*

CHAPITRE V

L'OPIOPHAGIE DE THOMAS DE QUINCEY

Ball disait qu'on entre dans la morphinomanie par trois portes : celle de la douleur, celle du chagrin et celle de la volupté.

Thomas de Quincey, si l'on en croit les *Confessions*, est entré dans l'opiophagie par la porte de la douleur. Depuis quelque temps, il éprouvait, dit-il, des névralgies faciales violentes et tenaces. Il rencontre un de ses amis qui lui conseille d'acheter du laudanum. Il entre chez un pharmacien d'Oxford-Street à qui il achète un peu de laudanum. Ce fut pour lui une révélation : « Une heure après ! ciel ! quel changement ! quelle révolution ! comme mon esprit fut réveillé jusqu'en ses profondeurs ! Quelle apocalypse d'un monde entier se déploya devant moi ! ma souffrance avait disparu ; mais c'était à mes yeux une vétille. Le résultat négatif était perdu dans l'immensité des effets positifs qui s'étaient réalisés devant moi, dans l'abîme de volupté divine qui m'était soudain révélé. C'était bien une panacée, une φάρμακον νηπενθές pour toutes les souffrances humaines. C'était le secret du bonheur et ce secret, sur lequel les philosophes ont discuté pen-

dant tant de siècles, se dévoilait tout à coup. Désormais, le bonheur s'achèterait un penny ; on le transporterait dans la poche de son habit ; des extases portatives pourraient être enfermées dans une bouteille d'une pinte, et la paix de l'esprit s'expédierait par la diligence. »... « O juste, ô subtil, ô universel conquérant ! opium ! toi qui pour les cœurs du riche et du pauvre également, pour les blessures qui ne veulent pas guérir, pour les angoisses du chagrin qui poussent l'esprit à se rebeller, apportes un baume consolateur ! » ... « Seul, tu prodigues ces trésors aux hommes, et tu tiens les clefs du Paradis, ô juste, ô subtil, ô puissant opium. »

Le désir de la volupté acheva ce qu'avait commencé la crainte de la douleur ; Thomas de Quincey devint rapidement un habitué du laudanum. Au début, il prenait du laudanum toutes les trois semaines, le samedi soir. Puis après avoir absorbé son laudanum, il avait trois sortes de distractions ; tantôt il allait à l'Opéra, où il entendait un orchestre et des chanteurs bien supérieurs à ceux qu'il avait rencontrés jusqu'ici en Angleterre ; tantôt il errait dans les quartiers pauvres de Londres, s'intéressait aux besoins des gens du peuple et participait à leurs plaisirs (c'était pour pouvoir le faire, qu'il avait choisi le samedi comme le jour de l'opium) ; tantôt il passait la nuit absorbé dans la rêverie.

Thomas de Quincey ne s'arrêta pas en si bon chemin ; il arriva vite à prendre du laudanum toutes les semaines. Enfin en 1813, il en absorbait chaque jour des doses très considérables. Depuis cette époque il n'a pas

renoncé à cette habitude, nous dit-il ; il a toujours continué à prendre de fortes doses d'opium, et à certains instants, s'est livré à de véritables débauches de laudanum. Eprouvait-il un chagrin ? Etait-il gêné dans ses affaires ? Vite, il avait recours à la « noire Idole », au « bonheur en bouteille » dont il augmentait la dose. C'est ainsi qu'il y eut des épisodes aigus se greffant sur l'opiophagie habituelle. La première fois ce fut en 1813-14 ; puis Th. de Quincey diminue les doses au moment de son mariage. En 1818 il revient aux doses énormes ; en 1819, il perd une partie de sa fortune, il arrive à 12.000 gouttes de laudanum par jour, c'est-à-dire 363 grammes. Il fait une troisième grande rechute en 1823-24, une quatrième en 1844; mais dans l'intervalle. si nous en croyons les *Confessions*, il aurait continué à prendre de l'opium à doses très sérieuses. Il dit lui-même que pendant plus d'un demi-siècle, il n'a eu que quelques périodes de 4 ou 6 mois sans laudanum, et que pendant des années entières il a fait des abus de laudanum ; après plusieurs tentatives de réduction, sa dose journalière aurait été de 8.000 gouttes de laudanum, ou 242 grammes.

Que faut-il penser de cette opiophagie ?

Une chose frappe tout d'abord quand on lit les souvenirs de Thomas de Quincey ; ce sont ses nombreuses contradictions au sujet de l'opium.

C'est ainsi que dans la préface de sa première édition des *Confessions*, en 1821, il dit qu'il a renoncé à l'usage de l'opium ; il publie son livre pour rendre service aux mangeurs d'opium, qui sont légion ; il espère qu'après avoir lu la description des funestes

effets de l'opium, ceux-ci renonceront à leur habitude. En 1856, au contraire, dans la préface de l'édition corrigée de ses œuvres, il dit qu'en réalité il n'avait pas cessé de prendre de l'opium.

En 1821, il avait décrit dans les *Confessions* l'influence néfaste de l'opium sur l'intelligence. Plus tard il déclare au contraire que l'opium introduit l'ordre et l'harmonie suprême dans les facultés intellectuelles. L'opium en réalité est excellent et agit merveilleusement, non seulement sur les maladies et les douleurs physiques, mais aussi sur « le monde plus grand et plus serein des rêves ».

En présence de ces contradictions (et ce ne sont pas les seules que l'on pourrait relever), on est un peu inquiet au sujet de l'opiophagie de Thomas de Quincey. Il y a donc lieu d'examiner de près cette opiophagie ; la chose est d'ailleurs facile, car de Quincey revient sans cesse sur le thème de l'opium ; l'opium est pour ainsi dire le « leit motiv » de ses souvenirs.

De Quincey nous apprend que le premier effet que produisait sur lui l'opium, c'était d'augmenter sa faculté de travail ; mais jamais l'opium ne l'a fait dormir. Voilà déjà quelque chose d'un peu surprenant, car la « vertu dormitive » de l'opium est réelle, si elle n'est pas expliquée ; il est vrai que cet effet de l'opium n'est pas absolument constant ; on cite toujours l'exemple des Malais que l'opium rend furieux.

D'après l'auteur des *Confessions*, l'exaltation due à l'opium n'est jamais suivie de dépression.

Ceci est contraire à ce que l'on sait de l'opium en particulier et des médicaments nervins en général. « Je

crois avoir prouvé, dit de Quincey, que l'opium ne produit ni l'engourdissement, ni l'inaction, mais au contraire fait courir les carrefours et les théâtres. » De Quincey jusqu'ici a été le seul à signaler cet effet de l'opium.

De Quincey est loin de décrire d'une façon exacte, on le voit, l'action première de l'opium. Présentait-il les symptômes de l'intoxication chronique par l'opium, du thébaïsme ?

Si l'on cherche bien dans ses œuvres on voit qu'en réalité il en décrit très peu. Il parle une fois incidemment, de la constipation que l'on attribue à l'opium. Il décrit des symptômes d'intolérance gastrique ; mais nous avons vu qu'il a présenté ces symptômes avant le début de son opiophagie. De Quincey se contredit d'ailleurs sans cesse à ce sujet ; tantôt il déclare qu'il a pris de l'opium pour combattre cette intolérance gastrique : tantôt au contraire il attribue l'intolérance gastrique à l'opium.

Faut-il rapporter à l'opium les symptômes nerveux qu'a présentés Th. de Quincey ? Pas davantage. Car il a éprouvé ces symptômes dès son adolescence, dès son enfance même ; il déclare lui-même que ces symptômes ont précédé l'usage de l'opium. On pourrait admettre, il est vrai, que l'intolérance gastrique et les symptômes nerveux ont été d'abord la cause, puis l'effet de l'opiophagie. Mais ce serait inutilement compliquer les choses.

Comme symptômes physiques à ajouter à la constipation, on ne relève guère chez Th. de Quincey que des sensations de prurit du côté des fosses nasales, et

la chute des dents. C'est un peu bref. Encore convient-il d'ajouter que beaucoup de gens ont perdu leurs dents, qui n'avaient jamais pris d'opium.

Ce que de Quincey décrit surtout pendant la période d'état, c'est son état mental, ce sont ses rêves. Ce qu'il dit à cet égard est-il plus caractéristique? Il ne semble pas. De Quincey décrit, d'une façon très brillante d'ailleurs, les rêves qu'il attribue à l'opium. Il voit des architectures monstrueuses et vivantes, des lacs argentés, le visage de l'homme sur les eaux mouvantes de l'Océan; enfin il a des rêves orientaux, etc. Il n'a plus la notion du temps ni de l'espace : « Les sentiments et les idées qui remplissaient la durée d'une nuit représentaient pour moi la valeur d'un siècle. » Mais cette perte de la notion du temps et de l'espace se voit bien plutôt chez les mangeurs de haschich que chez les mangeurs d'opium[1].

Thomas de Quincey insiste encore sur des obsessions qui l'épouvantaient; mais nous avons vu que pour beaucoup d'auteurs, et non des moindres, l'opium produit plutôt un état de rêverie opposé à l'obsession. Il est vrai qu'à la longue l'opium aurait pu créer une véritable psychose avec obsessions. Mais alors l'opium aurait fait sentir son action sur l'organisme tout entier, il y aurait eu une véritable cachexie: nous allons voir que de Quincey n'a rien présenté de semblable.

Les symptômes physiques et psychiques que décrit de Quincey pendant la période d'état, sont donc loin d'entraîner la conviction. Les phénomènes de la période d'abstinence sont-ils plus nets?

[1] Moreau (de Tours), *le Haschich et l'aliénation mentale.*

De Quincey signale comme symptômes physiques assez précis, les éternuements et une sensation douloureuse au creux de l'estomac. Ce sont bien des symptômes de la période d'abstinence, mais des symptômes accessoires; quant aux symptômes principaux, la faiblesse générale, les troubles du cœur et du tube digestif qui sont si importants, il n'en est point fait mention. De Quincey décrit encore quelques symptômes comme le gonflement des gencives, les ulcérations de la bouche mais dans les observations d'opiophages que nous avons pu trouver, on ne signale pas ces symptômes pendant la période d'abstinence; on observe souvent chez les opiophages un mauvais état des gencives, de la périostite, mais c'est pendant la période d'état.

Nous trouvons donc, pendant la période d'abstinence peu de signes physiques nets décrits par Th. de Quincey. En revanche il insiste beaucoup, comme pour la période d'état sur les symptômes psychiques. Il décrit dans les *Confessions* l'état d'agitation où le mettait la cessation brusque de l'opium; il raconte des rêves terrifiants, des hallucinations de l'ouïe et de l'oreille; il fait un tableau complet de ses luttes et de ses souffrances de chaque jour au moment de ses tentations pour renoncer à l'opium. Mais il est curieux d'observer, que, à certaines périodes ou de Quincey dit avoir renoncé à l'opium d'une façon brusque, en 1848 par exemple, on ne trouve pas trace dans sa correspondance des souffrances qu'il décrit ailleurs si complètement.

De Quincey signale encore l'impossibilité de travailler où l'opium l'avait mis pendant des années entières;

vers 1822 par exemple il écrit: « Je crois que depuis deux ans je n'ai rien lu, rien étudié. » Or, en réalité on voit que de Quincey n'a pas cessé de publier de nombreux articles.

On dit généralement que de Quincey a écrit dans des moments où il ne prenait pas d'opium. Mais si pendant cinquante-deux ans, comme il le dit, il n'a été que quelques mois sans laudanum, à quel moment a-t-il pu écrire ses ouvrages?

L'opium absorbé à haute dose et pendant longtemps conduit vite à une faiblesse très grande, à une vieillesse prématurée, à une véritable cachexie: qu'on se rappelle le portrait saisissant que le Dr Jeanselme trace du grand mangeur d'opium. L'opium aurait dû agir d'autant plus vite sur Thomas de Quincey que celui-ci ne pouvait supporter aucun aliment: il écrivait en 1850 à un de ses amis que, depuis qu'ils s'étaient séparés au XVIIIe siècle, il ne se souvenait pas avoir pu dîner d'une façon convenable.

Et cependant nous ne trouvons rien de semblable chez Thomas de Quincey. A l'âge de soixante-dix ans, la distance de 7 milles (un peu plus de 11 kilomètres), n'était rien pour lui. Il parcourait très souvent cette distance quand il allait de Lasswade à son logement d'Edimbourg pour y corriger ses épreuves.

Hogg nous raconte aussi qu'un jour il faisait une excursion avec de Quincey; les voyageurs arrivent à une petite colline; Hogg montait péniblement. De Quincey (qui avait plus de soixante-dix ans) le précédait facilement et « grimpait comme un écureuil ».

De Quincey aurait continué à prendre de l'opium à

haute dose jusqu'à un âge très avancé ; or, l'opium est encore plus funeste chez le vieillard que chez l'adulte ; on a pu comparer la sensibilité du vieillard à l'opium à celle que présente l'enfant pour cette substance.

Les opiophages, comme les morphinomanes, présentent souvent du tremblement : l'écriture de de Quincey n'a jamais été tremblée.

L'opium détruit rapidement la mémoire ; et cependant de Quincey avait une excellente mémoire. Il dit lui-même qu'il pouvait citer exactement des passages d'un ouvrage qu'il avait lu trente ans auparavant. Cette excellente mémoire lui était d'ailleurs indispensable ; car à cause de sa vie errante et de son genre de travail, le plus souvent il n'avait pas sous la main, et ne pouvait consulter le livre qu'il citait. Malgré cela, observe Arvède Barine, on pourrait compter sur ses doigts les endroits où il s'est trompé dans ses citations.

De Quincey, cependant, avait toutes les raisons de présenter au maximum des effets de l'intoxication chronique par l'opium ; car il en prenait, dit-il, des doses fantastiques. En 1813, il prenait chaque jour 8.000 gouttes de laudanum ou 320 grains d'opium ; ces doses représentent en laudanum (puisque 33 gouttes valent 1 gramme) environ 242 grammes, ou en opium (le grain valant 6 cgr. 05) 20 gr. 80.

Ce ne fut pas d'ailleurs sa dose maxima ; il dit avoir absorbé à plusieurs reprises 12.000 gouttes de laudanum ou 480 grains d'opium, c'est-à-dire plus de 360 grammes de laudanum ou près de 32 grammes d'opium. On voit que de Quincey laisse loin derrière lui la plupart des mangeurs d'opium ou des buveurs de lauda-

num. Nous avons vu que pour les mangeurs d'opium on considère généralement le chiffre de 7 grammes comme très considérable. Pour le laudanum, on peut trouver quelques cas analogues ; mais dans les cas observés, les malades n'ont pas pu continuer pendant longtemps de telles débauches de laudanum ; et ils n'ont pas tardé à succomber après avoir présenté au complet les symptômes du thébaïsme.

On pourrait objecter qu'on ne connaît pas exactement les produits dont se servait Thomas de Quincey, et qu'il préparait son laudanum (Arvède Barine). Mais parfois il nous dit lui-même qu'il achetait du laudanum chez le premier pharmacien venu. Pourquoi de Quincey aurait-il trouvé un laudanum exceptionnel ou un opium également exceptionnel ?

Il y a donc beaucoup de raisons pour ne pas admettre l'opiophagie à outrance, si l'on peut dire, que raconte Thomas de Quincey. Il aurait pris des doses vraiment fantastiques, prolongées pendant un temps non moins fantastique, et cela sans être trop intoxiqué, tout en conservant une excellente mémoire, et en restant capable à soixante-dix ans de faire de longues promenades. C'est bien invraisemblable : pour être de Quincey on n'en est pas moins homme.

Il semble d'ailleurs que Thomas de Quincey a mis une certaine coquetterie à raconter des choses extraordinaires dès qu'il s'agit de l'opium. C'est ainsi qu'une première fois il nous prévient qu'il va faire table rase de tout ce que l'on savait sur l'opium avant lui. « Et d'abord, un mot sur les effets de l'opium ; car tout ce

qui a été écrit sur ce sujet, soit par les voyageurs en Turquie (qui ont conservé leur habitude de mentir comme un droit d'origine immémoriale), soit par les professeurs de médecine écrivant *ex cathedra*, je n'ai qu'un mot à dire : mensonge ! » Il calcule lui-même que sa dose de laudanum représente celle de 320 malades adultes.

Une autre fois, il raconte l'histoire d'un Malais, qui un jour frappa à sa porte ; la servante introduit le Malais en priant son maître d'exorciser le démon. De Quincey cherche en vain à se faire comprendre du Malais ; il lui donne une tablette d'opium, de quoi tuer, dit-il « une demi-douzaine de dragons avec leurs chevaux ». Le Malais engloutit le tout d'une seule fois ; cela ne l'empêche pas de se très bien porter.

On pourrait ajouter que l'opiophagie n'est nullement nécessaire pour expliquer l'œuvre de Thomas de Quincey. La traduction des *Confessions* faite par Alfred de Musset est une traduction très libre Alfred de Musset a ajouté aux *Confessions* de Thomas de Quincey certains épisodes comme ceux du rêve madrilène, de l'amphithéâtre de médecine, la scène du bal et du duel en chambre ; or, pour un lecteur non prévenu, ces épisodes ne choquent pas du tout et sont tout à fait dans le ton général de l'ouvrage. Et cependant, pour les écrire, Alfred de Musset n'avait pas pris d'opium.

Nous avons insisté, à dessein, sur la jeunesse de Thomas de Quincey, pour montrer que dès son enfance celui-ci a présenté tout ce qui devait plus tard caractériser sa vie et son œuvre : l'amour de la solitude, du mystère, la faculté de rêver, etc. L'opium

n'avait plus rien à apporter. La formule de Wordsworth : « L'enfant est le père de l'homme », s'applique absolument à Thomas de Quincey.

Thomas de Quincey, d'ailleurs, s'est sans doute inspiré de son expérience personnelle pour édifier sa théorie de l'origine des idées et du développement de la sensibilité humaine. D'après lui, les idées naissent dans l'enfance à l'occasion d'incidents souvent futiles, de circonstances qui ont fait une vive impression sur le système nerveux, et qu'on peut appeler « les développantes de la sensibilité humaine ».

Il semble donc presque impossible que de Quincey ait été l'opiophage et le buveur de laudanum que l'on croit généralement; il a presque certainement usurpé son titre de « roi des mangeurs d'opium ».

Est-ce à dire que Thomas de Quincey n'a jamais pris d'opium ? Il est possible qu'il ait pris de l'opium, mais ce doit être en petite quantité, pour les raisons que nous venons de voir. C'est d'ailleurs ce que de Quincey lui-même a dit au moment de sa mort; le Dr Warburton Begbie[1] raconte qu'il fut appelé par Thomas de Quincey : celui-ci déclara que pendant très longtemps il n'avait pris de l'opium qu'à des doses très modérées.

Mais alors pourquoi de Quincey a-t-il si souvent parlé de l'opium ?

Les *Confessions* avaient eu un très grand succès ; Thomas de Quincey voulut conserver son titre de mangeur d'opium. D'un autre côté il était souvent ma-

[1] Cité par Eatwell *in* Page, *loc. cit.*

lade ; il avait les troubles nerveux les plus divers. Il devait naturellement arriver très vite à attribuer à l'opium la plupart de ses malheurs. Ainsi, en partie pour étonner le public, en partie par un phénomène d'auto-suggestion, d'ailleurs très fréquent, de Quincey est arrivé à attribuer à l'opium dans sa vie un rôle que celui-ci n'a pas eu, et qu'il était presque impossible qu'il eut, nous avons vu pourquoi. Il y avait sans doute chez l'auteur des *Confessions* beaucoup de bonne foi. Comme l'a dit Emile Faguet : « On dit toujours un peu ce qu'on croit, et l'on croit toujours un peu ce qu'on dit. »

On a discuté pour savoir quelle avait été l'influence de l'opium sur l'œuvre de Thomas de Quincey. Pour les uns, l'opium a exercé une action plutôt néfaste ; Arvède Barine termine ainsi son étude sur l'auteur des *Confessions:* « Des bijoux de grand prix, parmi les ossements et la poussière d'un tombeau, voilà en effet, ce que Thomas de Quincey nous a laissé ; voilà quelle a été l'œuvre de l'opium ». Pour les autres, l'opium a, au contraire, été favorable à Thomas de Quincey. Lydston[1], par exemple, considère que nous sommes redevables au laudanum d'une des perles de la littérature anglaise ; mais ce n'est pas au laudanum seul, mais à la combinaison du laudanum et du cerveau de Thomas de Quincey. Baudelaire disait déjà : « La destinée avait jeté la semence. L'opium la fit fructifier et la transforma en végétations étranges et abondantes. »

[1] Lydston, *loc. cit.*

Mais presque tous admettent que l'opium a eu un rôle très important ; l'opium est le *Deus ex machina* qui intervient à chaque instant pour expliquer les bizarreries ou les inégalités de l'œuvre de Thomas de Quincey. On a même dit [1] que les éditeurs de Thomas de Quincey reconnaissaient à son genre de composition, au style vague et brumeux qu'il adoptait, s'il était sous l'influence de l'opium.

Teodor de Wyzewa paraît avoir été le seul à faire des réserves sur l'opiophagie de Thomas de Quincey... « L'on sait communément en France, aujourd'hui, que Quincey a été une façon de savant, qu'il a passé la plus grande partie de sa vie à manger de l'opium, et qu'il a aimé, d'un amour romanesque et pur, une jeune fille des rues de Londres. Quincey est ainsi célèbre chez nous, si l'on songe que nous ignorons jusqu'aux noms de Charles Lamb, de Walter Savage Landor, de Thomas Beddœs et de la plupart des poètes anglais de ce siècle. Mais il se trouve que l'amour de Quincey pour la phtisique Anne d'Oxford Street est vraisemblablement une invention, que l'opium a joué dans la vie de Quincey un rôle fort effacé et que ce vague savant a été l'un des plus grands écrivains de la littérature anglaise. » L'auteur ne dit malheureusement pas quelles sont les raisons qui lui ont dicté cette prudente réserve.

Nous avons cherché à montrer que l'opiophagie de Thomas de Quincey, telle qu'on l'admet généralement, est surtout du domaine de la légende. Thomas de Quin-

[1] Browne, Opiophagism *(Journal of psychological médecine and mental pathology*, 1875, p 38).

cey a décrit, à côté d'un certain nombre de symptômes exacts du thébaïsme, un nombre au moins aussi grand de symptômes inexacts. Il n'a pas éprouvé certains des effets de l'opium qu'il décrit. Il est presque impossible, pour ne pas dire plus, que de Quincey ait absorbé les doses d'opium et de laudanum dont il parle et pendant le temps dont il parle. S'il a pris de l'opium, il n'a dû en prendre que très peu ; l'opium a été au plus l'occasion de certaines de ses œuvres.

Ce n'est donc pas l'opium qui expliquera les défauts, les bizarreries et les imperfections de l'œuvre de Thomas de Quincey. Peut-être trouvera-t-on cette explication dans l'examen de l'état mental qu'il nous reste maintenant à faire.

Nous étudierons successivement, comme on le fait habituellement, la sensibilité, le caractère, puis l'intelligence.

CHAPITRE VI

LA SENSIBILITÉ. — LES SENTIMENTS

Dans l'examen de la sensibilité, nous verrons d'abord d'une façon générale quelle était la sensibilité ; nous étudierons ensuite les sensations, puis les inclinations que l'on divise en trois groupes : personnelles, sympathiques et impersonnelles.

Chez Thomas de Quincey, la sensibilité était exquise et souvent même développée d'une façon exagérée ou anormale. A chaque instant dans sa vie ou dans son œuvre, nous trouvons des détails qui témoignent de l'hyperesthésie de la sensibilité.

Nous ne rappellerons pas l'impression que fit sur lui la mort de sa sœur Elizabeth. Pendant son enfance, il avait perdu une autre de ses sœurs, il avait entendu dire qu'une bonne avait maltraité l'enfant ; depuis, il n'osait plus la regarder et il baissait les yeux à terre quand il la rencontrait.

Personne ne ressentait aussi vivement les souffrances de ses amis. A la mort de la petite-fille de Wordsworth, nous l'avons vu, Thomas de Quincey avait été pris d'une véritable maladie nerveuse ; pendant deux mois, il passa de nombreuses nuits près de la tombe de l'enfant. Et ce n'était pas dans un vain désir de s'afficher ; il

dissimulait au contraire son chagrin, dont il ne parlait à personne.

D'ailleurs, ce n'étaient pas seulement les souffrances de ses amis qui l'affectaient ainsi ; toute souffrance produisait sur lui une impression aussi vive. « Entendre les supplications d'un mendiant était pour lui une véritable agonie, » dit Hogg.

Les parties les plus belles de son œuvre sont souvent celles où il dépeint la souffrance. On peut citer, par exemple, les pages de l'*Autobiography* où il décrit la mort de deux paysans égarés dans la neige et la douleur des petits enfants restés orphelins, privés pendant quelques jours de toute communication avec le reste du village. On a pu dire que de Quincey était devenu un maître dans la science du triste.

Même dans les détails et les circonstances les plus ordinaires de la vie, il faisait preuve de la même sensibilité et souvent de la même sensiblerie. Knight raconte que lorsque Thomas de Quincey avait quelque chose à demander à un domestique, il ne le faisait jamais sans s'être d'abord excusé longuement de ce qu'il allait l'importuner.

Cette sensibilité extrême explique que Thomas de Quincey ait été aussi vif et aussi ardent dans les manifestations de son antipathie que dans les témoignages de sa sympathie.

Au point de vue des sensations, de Quincey était surtout un visuel. Dans ses *Confessions*, il décrit les rêves les plus brillants ou les plus terrifiants ; il parle généralement de ce qu'il voit et presque jamais de ce qu'il entend.

Les sensations étaient très vives chez lui et laissaient une impression durable. Lorsqu'il était enfant, âgé à peine de six ans, il pleurait souvent en entendant de la musique ou en contemplant certains spectacles de la nature ; plus tard, il aimait beaucoup la musique, mais c'était pour lui un vrai supplice que d'entendre une fausse note.

Il n'oubliait jamais les spectacles dont il avait été le témoin, même lorsqu'il était très jeune. Dans ses *Confessions* et dans ses *Souvenirs autobiographiques*, il décrit ses souvenirs d'enfance très longuement et avec une grande minutie de détail.

Les sensations purement physiques étaient également ressenties par Thomas de Quincey d'une façon extraordinaire. Il nous apprend lui-même qu'il était extrêmement sensible aux variations de température. Il était habitué à vivre généralement au grand air, et c'était pour lui très difficile de rester quelque temps enfermé dans un appartement ; le manque d'air et le défaut d'exercice avaient été un des motifs qui l'avaient poussé à s'échapper de l'école de Manchester.

I — Inclinations personnelles.

Dans le groupe des inclinations personnelles on distingue l'instinct de conservation, l'instinct sexuel et les inclinations liées aux facultés (goût des émotions, curiosité, amour-propre).

1° L'instinct de conservation était moyennement développé chez Thomas de Quincey. Il eut plusieurs fois l'idée de se suicider, la première fois en 1844 ;

mais s'il songea au suicide à plusieurs reprises, il n'y arriva pas et ne fit même aucune tentative. D'ailleurs à d'autres moments, de Quincey avait en lui-même une confiance inébranlable. Quand il avait soixante-dix ans passés, il songea à écrire une histoire d'Angleterre en douze volumes.

2° L'instinct sexuel était très peu développé chez Thomas de Quincey. C'était surtout un mystique, un rêveur. Dans ses *Confessions* il traite avec beaucoup de délicatesse l'épisode d'Anne d'Oxford Street, la « péripatéticienne » dont il avait fait la connaissance et avec laquelle il se lia d'amitié. « Ce qui est certain, dit Baudelaire, c'est que le même sujet, effleuré seulement par une plume française, aurait rapidement tourné au shocking, tandis qu'ici il n'y a que grâce et décence. ».

3° Inclinations liées aux facultés. — Le goût des émotions était, chez Thomas de Quincey, très développé. On le voit en lisant ses *Souvenirs autobiographiques*; il se plaît à raconter en détail les incidents mêmes pénibles de sa vie. Il lisait les journaux tous les matins ; mais les faits divers surtout l'intéressaient; les crimes les plus variés étaient pour lui matière à méditation; il cherchait à reconstituer la genèse du crime, à faire la psychologie du criminel. On trouve d'ailleurs un écho de ces préoçcupations dans un des livres les plus curieux et les plus bizarres de Thomas de Quincey: l'*Essai sur l'assassinat, considéré comme un des Beaux-Arts*, que Teodor de Wyzewa appelle « une chose quelque peu sinistre et véritablement infernale ». Thomas de Quincey étudie le côté esthétique de l'assassinat. « Toute chose, dit-il, a, dans ce monde

deux anses. L'assassinat, par exemple, peut-être saisi par son anse morale (c'est ce qu'on fait en général en chaire ou à Old Bailey) et c'est là, je le confesse, son côté faible, mais il peut aussi être traité esthétiquement, comme disent les Allemands, c'est-à-dire dans ses rapports avec le bon goût. » Il dit encore : « Lorsqu'un meurtre sera, dans le *paulo post futurum*, non pas accompli, non même (selon un purisme moderne) à s'accomplir, mais seulement sur le point d'être accompli, et que la rumeur en viendra à nos oreilles, par tous les moyens traitons-le moralement. Mais supposez-le fini et passé, et que vous puissiez en dire τετέλεσται, il est terminé, ou (dans ce molosse adamantin de Médée) εἴργασται, il est fait, c'est un fait accompli ; supposez le pauvre homme assassiné, hors de peine, et le misérable qui a effectué la chose disparu en coup de feu, nul ne sait où; supposez enfin, que nous ayons fait de notre mieux en nous harassant les jambes pour faire trébucher le compagnon dans sa fuite, mais le tout en vain — « *abiit*, *evasit*, *excessit*, *erupit* » etc., pourquoi dès lors, dis-je, de quelle utilité l'usage de plus de vertu ? On a assez donné à la morale, voici venir le tour du goût et des Beaux-Arts ». Une dernière citation : « On commence à voir qu'il entre dans la composition d'un bel assassinat quelque chose de plus que deux imbéciles, l'un qui tue et l'autre qui soit tué, un couteau, une bourse et une allée obscure. Le dessein, messieurs, le groupement, la lumière et l'ombre, la poésie, le sentiment sont maintenant estimés indispensables à des essais de cette nature. »

Thomas de Quincey essaya d'ailleurs de faire par-

tager à ses lecteurs ses conceptions esthétiques sur l'assinat, lorsqu'il fut éditeur d'une gazette du Westmoreland. L'essai ne réussit pas.

La curiosité de Thomas de Quincey était universelle et très grande. Il avait étudié très complètement les littératures latine et grecque, et s'exprimait facilement en l'une et l'autre langue. Pendant ses années d'Oxford, il avait appris le français, l'allemand, l'italien, l'espagnol et même le danois. Tout l'intéressait ; il a écrit un peu sur tous les sujets. On a pu dire que le titre exact de ses œuvres devrait être : *De omnibus rebus et quibusdam aliis.* Cette formule ironique contient une bonne part de vérité. Bien que Thomas de Quincey fut surtout un rêveur, cela ne l'empêchait pas d'étudier les questions politiques à l'ordre du jour ; sa curiosité s'étendait à tout.

L'amour-propre est chez de Quincey tantôt très grand, tantôt presque nul. Parfois il manquait de modestie ou montrait même un véritable orgueil. C'est ainsi qu'à propos des Lakistes qu'il avait connus et appréciés de bonne heure, il disait: « J'ai été en avance de trente années sur mon temps et j'en suis justement fier. » Il dit encore, toujours à l'occasion des Lakistes: « En juillet 1802 pouvais-je donc citer réellement Wordsworth ? Oui, lecteur, et j'étais le seul en Europe. »

C'est aussi une preuve d'orgueil que le soin avec lequel de Quincey se raconte dans beaucoup de ses œuvres. On pourrait objecter que Thomas de Quincey, que nous avons vu être un névropathe, se conduisait surtout en cela comme un neurasthénique.

Régis distingue à côté des neurasthéniques « aux

petits papiers » qui se contentent de dire leurs maladies et les symptômes qu'ils éprouvent à leur famille et à leur médecin, les neurasthéniques « aux grands papiers » ceux qui se racontent en détail dans des confessions (Jean-Jacques Rousseau, par exemple). Thomas de Quincey aurait pu être un neurasthénique de grande envergure, « aux grands papiers ». Mais l'argument persiste; car justement ce qui transforme les simples malades en neurasthéniques « aux grands papiers » qui écrivent des confessions, c'est surtout leur orgueil.

Dans d'autres cas, au contraire, Thomas de Quincey montrait une humilité extrême. Hogg nous dit qu'un jour il vit arriver un petit vieillard qui lui demanda très humblement s'il pouvait accepter un manuscrit : c'était Thomas de Quincey, alors très connu et dont les éditeurs se disputaient les manuscrits.

On retrouve d'ailleurs souvent chez Thomas de Quincey, à d'autres points de vue, des tendances qui paraissent les plus opposées.

II. — Inclinations sympathiques.

Parmi les inclinations sympathiques on range l'amour de l'humanité, le patriotisme, l'amour de la famille, l'amitié et l'amour. Nous les étudierons dans cet ordre, c'est-à-dire en terminant par celles dont l'objet est le plus limité.

1° L'amour de l'humanité était très vif chez Thomas de Quincey. Il aurait pu prendre pour devise : *Homo sum et nihil humani a me alienum puto.* Il avait rêvé

être un bienfaiteur de l'humanité. En 1821, au moment où il se débattait contre des difficultés financières il écrivait à sa mère : « Quand j'étais enfant je voulais faire de la politique et m'élever aux honneurs ; plus tard mon ambition changea d'objet : j'aurais désiré devenir, grâce au travail, un bienfaiteur intellectuel de mes semblables. »

Il aimait surtout les humbles et les malheureux. A l'occasion d'Anne il écrit dans les *Confessions* : « A aucune époque de ma vie, je n'ai consenti à me tenir pour souillé par l'approche ou le contact d'une créature humaine quelconque. Je ne puis pas admettre, je ne veux pas croire que des êtres ayant des formes d'homme ou de femme soient des parias à ce point réprouvés et rejetés que nous emportions une tache d'un simple entretien avec eux. » Nous trouvons encore une preuve de cette sympathie qu'il avait pour les humbles dans la bonté avec laquelle il traitait les mendiants ; dans ses promenades il était souvent accompagné et escorté par des mendiants qui lui demandaient la charité : il leur donnait tout ce qu'il avait sur lui. Nous avons vu que le samedi il aimait aller dans les quartiers pauvres de Londres pour participer aux plaisirs des malheureux.

A chaque instant dans son œuvre il parle des parias : il désigne sous ce nom les malheureux et les déshérités de toute sorte et il plaide souvent et éloquemment en leur faveur.

2° De Quincey était d'un patriotisme vraiment intransigeant. En raison de l'allure française de son nom on supposait assez souvent que de Quincey était d'origine française ; cette idée était pour lui un affront qu'il ne

pouvait supporter. En littérature il montrait le même chauvinisme. Il ne reconnaissait aucune valeur à notre littérature ; il estimait qu'elle n'avait aucune influence sur la littérature anglaise. Il y cherchait en vain, dit-il, quelque chose de remarquable. Le principal mérite de Chateaubriand à ses yeux avait été de déclarer qu'il ne connaissait rien de supérieur au *Paradis Perdu* de Milton. Thomas de Quincey disait encore que les Français sont par définition inaptes à toute poésie. Cependant, il estimait beaucoup Florian.

Il était un peu moins sévère envers la littérature allemande ; il n'en attaquait pas moins Kant très vivement et cherchait à ridiculiser Goethe.

3° Les sentiments de famille étaient très vifs chez Thomas de Quincey. S'il ne pouvait renoncer à sa vie errante, solitaire et bizarre (c'était pour lui un besoin), il aimait cependant beaucoup sa famille. Il suffit pour s'en convaincre de voir dans les *Confessions* les termes dans lesquels il parle de sa femme et de ses filles. Après la mort de sa femme il resta avec ses trois filles et il fit lui-même leur éducation ; jamais, dit-il, il n'avait vu trois sœurs s'aimer aussi complètement. Ce fut encore lui qui se chargea d'enseigner le latin à son fils Francis quand celui-ci se décida à faire ses études de médecine.

4° L'amitié était rendue difficile à Thomas de Quincey par sa véritable hyperesthésie morale. Il se montra souvent un ami très fidèle et très dévoué. Un jour Wordsworth était pressé pour achever un ouvrage qu'il devait publier ; de Quincey se mit à sa disposition, recueillit les renseignements qui manquaient

et composa une préface ; Wordsworth lui en fut très reconnaissant.

Voici un autre exemple de sa générosité : au début de la carrière de Thomas de Quincey, Coleridge était dans une situation pécuniaire des plus pénibles. De Quincey lui fit parvenir une somme qui représentait le dixième de sa propre fortune, sans laisser savoir à Coleridge de qui venait ce secours inespéré.

Mais plus tard, Thomas de Quincey écrivit des articles sur ces amis où il dévoilait leurs défauts, étalait leurs infirmités physiques. Ceux qui étaient visés dans ces articles furent naturellement très froissés.

De Quincey a donc manqué de charité, c'est certain ; mais il a un peu les circonstances atténuantes et voici pourquoi :

De Quincey avait d'abord une première excuse dans l'état véritablement morbide de sa sensibilité. D'autre part, les amis de Thomas de Quincey étaient souvent aussi mal équilibrés que lui : Coleridge avait eu une enfance maladive ; il s'engagea dans un régiment de dragons, mais rompit bientôt son engagement. Avec deux de ses amis il veut aller fonder la *Pantisocratie ;* les trois jeunes gens épousèrent les trois sœurs ; ils devaient partir pour l'Amérique pour y installer le nouvel Etat, mais le projet fut abandonné. Coleridge eut une vie aventureuse. Il était par certains côtés très brillant, mais son état mental ne valait pas mieux que celui de Thomas de Quincey. On a pu dire de lui qu'il « écrivait comme un ange et buvait comme un poisson ».

Southey fut un enfant précoce (il écrivait ses premiers vers avant d'avoir huit ans), il était d'une nervosité

extrême. Carlyle l'appelait l'homme le plus excitable qu'il ait jamais vu.

Wordsworth ne présentait pas les mêmes tares mentales, mais il avait un immense orgueil. Un jour qu'avec Carlyle il causait des grands poètes anglais, il critiqua Milton, trouva des faiblesses à Shakespeare lui-même. Bref, il fut bientôt évident, dit Carlyle, que lui-même était le seul génie transcendant.

On comprend que la réunion d'hommes, qui étaient tous plus ou moins névrosés par quelque point, n'était pas très heureuse ; la bonne harmonie ne pouvait régner longtemps entre eux. Des heurts étaient inévitables ; ils se produisirent ; ce fut un échange de mauvais procédés. Tandis qu'on accusait de Quincey de manquer de charité, lui-même se plaignait amèrement de ce que Coleridge avait dit de son opiophagie : d'après Coleridge, de Quincey avait pris de l'opium uniquement par recherche de la volupté, tandis que lui avait pris de l'opium parce qu'il souffrait.

D'après de Quincey c'était inexact ; si Coleridge avait souffert de douleurs rhumatismales qui l'avaient conduit à prendre de l'opium, lui aussi avait eu des névralgies. On peut d'ailleurs remarquer que de Quincey lui-même a déclaré à plusieurs reprises qu'il avait continué à prendre de l'opium par recherche de la volupté ; il avait donc mauvaise grâce à accuser Coleridge de l'avoir calomnié. Il ne permettait pas à Coleridge de dire ce que lui-même avait écrit.

5° L'amour ne paraît pas avoir joué un grand rôle dans la vie de Thomas de Quincey. On ne trouve pas dans sa vie de forte passion. De Quincey exprimait

exactement la vérité en disant que sa vie avait été entièrement celle d'un philosophe et que ses plaisirs, ses recherches avaient toujours été intellectuels dans le sens le plus élevé du mot.

III. — Inclinations impersonnelles.

Parmi les inclinations impersonnelles il y a l'amour du vrai et du beau, le sens moral, le sentiment religieux.

L'amour de la vérité était extrême chez Thomas de Quincey et le conduisait parfois au paradoxe. Il estimait qu'on n'avait jamais dit la vérité sur une question et il cherchait souvent à trouver une nouvelle solution qu'il croyait plus exacte. Il faut voir le bel enthousiasme qui l'animait.

Un jour, de Quincey lut ce que Michelet avait écrit de Jeanne d'Arc : celui-ci disait que si Jeanne d'Arc au moment de sa mort ne s'était pas rétractée en parole, elle l'avait certainement fait en pensée. De Quincey dans un beau mouvement d'indignation, affirme qu'il n'en est rien. « Je l'affirmerais, dit-il, à la face de tous les hommes. Le Français a calomnié l'héroïne française ; c'est à l'Anglais de lui rendre justice. »

Il arriva cependant à de Quincey, entraîné par son amour-propre d'Anglais, d'ignorer la vérité, volontairement sans doute : son patriotisme l'empêchait parfois du connaître la vérité, ou du moins de la dire.

L'amour du beau était très développé chez Thomas de Quincey. Il cherchait même, nous l'avons vu, le côté esthétique dans des choses qui aux yeux de la plupart ne sont guère susceptibles d'un développement

esthétique. Mais il ne faut pas prendre trop au sérieux les paroles de Thomas de Quincey ; car il nous avertit que son *Essai sur l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts* est un simple « jeu d'esprit ».

Le sens moral chez Thomas de Quincey était très délicat. Tous ceux qui l'ont connu sont unanimes à proclamer son désintéressement, sa bonté. Nous avons déjà trouvé plusieurs exemples de sa délicatesse ; en voici un dernier : Hogg, nous apprend que Thomas de Quincey avait toujours peur de se tromper dans ses calculs et de dérober, sans le vouloir, de l'argent à ses éditeurs.

Il est donc inexact de dire, comme le fait Arvède Barine, que Thomas de Quincey, sous l'influence de l'opium, a eu la perte du « tempérament moral».

Le sentiment religieux était vif chez Thomas de Quincey. Il déclare lui-même qu'il était fils de l'Eglise d'Angleterre, non seulement par sa naissance, mais encore par ses sympathies et par son libre choix.

En résumé, ce qui caractérise la sensibilité de Thomas de Quincey, c'est son développement extrême, souvent anormal ; c'est une hyperesthésie en tous les sens.

CHAPITRE VII

LE CARACTÈRE

Dans le caractère de Thomas de Quincey il y a quelques notes absolument dominantes.

C'est tout d'abord un amour de la rêverie poussé à l'extrême. Dès son plus jeune âge, de Quincey était distrait, absorbé. Au lieu de jouer comme les enfants de son âge, il agitait déjà dans sa petite tête de vastes pensées. L'histoire d'*Aladin ou la lampe merveilleuse*, qu'il lit à l'âge de six ans, est pour lui l'occasion de tout un petit système philosophique. Cet amour de la rêverie, de Quincey le conserva toute sa vie, à Oxford où il vivait à l'écart de ses camarades, dans le pays des lacs où il passait des nuits entières à se promener et à méditer. Il se vantait d'être parmi les privilégiés qui ont possédé à un degré supérieur la faculté de rêver ; souvent d'ailleurs, dans ses œuvres, dans les *Confessions*, dans les *Souvenirs autobiographiques*, de Quincey s'abandonne au cours de sa rêverie.

Comme corollaire de cette disposition à la rêverie, il faut noter l'amour du mystérieux. « J'ai toujours eu besoin de mystère, » dit de Quincey. Cet amour du mystère, on le retrouve à chaque instant dans ses œu-

vres, dans les *Confessions* par exemple. De Quincey, raconte que pendant son séjour à Londres, il fut longtemps à passer les nuits chez un usurier qu'il ne connaissait pas ; on le tolérait dans les greniers. Pendant la journée il évitait soigneusement ses amis ou ceux qui auraient pu le reconnaître. Dans sa vie, de Quincey a toujours réservé, en quelque sorte, une place au mystère ; c'est en partie pour satisfaire ce besoin de mystère qu'il avait un ou plusieurs logements, dont il était le seul à connaître l'adresse, et où il entassait livres et revues. Il n'était pas rare, quand Thomas de Quincey était chez ses amis, de le voir disparaître pour quelques jours ; il restait parfois quelques semaines sans donner de ses nouvelles ou sans faire connaître sa nouvelle adresse.

Même ceux qui le connaissaient étaient un peu effrayés par ses allures étranges. « On sentait dans son âme, dit Masson, un petit coin noir qui inquiétait vaguement. » Et Carlyle pouvait dire de lui : « *Eccovi*, ce poupon a habité l'Enfer. »

La solitude avait pour Thomas de Quincey un charme exceptionnel. Nous avons vu que dès son enfance il présentait cette disposition à la vie solitaire. « C'est surtout dans la solitude que Dieu entre avec l'enfant dans une communion que rien ne vient troubler, » dit-il dans son *Autobiography*. A Oxford, il cherchait également la solitude. Pendant les deux premières années qu'il y passa il avait très rarement causé à ses camarades. « Je fuyais tous les hommes afin de pouvoir les aimer tous. »

Il évitait ceux qu'il supposait capables de troubler sa

solitude: un jour dans une de ses promenades, de Quincey rencontra Masson qui était avec un ami Masson dit à son ami qu'ils venaient de rencontrer de Quincey; celui-ci, qui avait entendu prononcer son nom ou avait reconnu Masson s'arrêta un moment, puis se précipita vers un tournant de la route et disparut.

Thomas de Quincey a dit aussi dans une de ses lettres, que si la philosophie avait répondu à son attente, il serait allé dans les forêts du Canada pour y méditer. Dans ces contrées, d'après lui, on apprécie mieux les forces de la nature et leur beauté.

De Quincey, dans la solitude passait donc sa vie à rêver et à méditer. Mais il se rendait compte lui-même que, grâce à ce régime, son imagination avait pris un développement exagéré. Il estimait salutaire pour son esprit les raclées qu'il avait reçues pendant son enfance, quand son frère William et lui étaient en guerre avec les gamins de la manufacture de Manchester. Plus tard, de temps en temps, il se condamnait à tel travail qui l'empêchait de trop rêver.

Pour combattre sa maladie qui selon son expression, consistait à « méditer trop et à observer trop peu » il s'astreignait à la société. Puis quand il était bien portant, il s'adonnait à la vie solitaire qui avait toutes ses préférences. On a pu avec raison appeler de Quincey un voyant.

Ce rêveur s'est quelquefois montré cependant un observateur très minutieux. A.-H. Page fait remarquer que les différences, souvent minimes, que de Quincey signale entre les Universités écossaises et l'université d'Oxford, montrent que ce rêveur était

parfois capable, lorsqu'il le voulait, d'une observation très attentive et très précise.

Chez un tel rêveur le sens pratique faisait naturellement presque défaut. De Quincey s'en rendait compte au moment où il entrait à Oxford : il estimait qu'il avait une grande supériorité sur ses camarades pour tout ce qui concernait les livres, les discussions philosophiques, mais d'un autre côté, pour ce qui est de l'expérience ordinaire de la vie, il était ridiculement ignorant. Pendant toute sa vie il eut les plus grandes difficultés à s'orienter au milieu de ses embarras pécuniaires. D'ailleurs le plus souvent il ne s'occupait pas lui-même de ses affaires; c'était une de ses filles qui dirigeait la maison. Pour obtenir ce que pouvaient lui rapporter ses articles ou ses ouvrages il s'en rapporta i à ses éditeurs.

Il ne sut jamais toucher une traite, et souvent ses amis étaient obligés de négocier pour lui des billets. Un jour, raconte J. Burton [1], de Quincey arrive chez un de ses amis pour lui emprunter la modeste somme de six shilling six pence. Tout en causant, de Quincey cherchait dans ses poches un papier dont il avait besoin; il trouve un chiffon de papier, le déroule et s'aperçoit à son grand étonnement que c'était un billet de cinquante livres sterling. Les anecdotes du même genre sont nombreuses.

Lorsqu'il préparait quelque chose pour l'impression, il n'était jamais prêt à temps. « Son inexactitude pour la livraison des articles promis faisait de lui la terreur

[1] J.-B. Burton, *The Book-Hunter*.

des directeurs de revue. Il ne travaillait que par force. Lorsque en 1850, M. Hogg entreprit de publier la collection complète de ses œuvres, il dut charger spécialement un de ses employés, un jeune garçon nommé Roderick, de surveiller Quincey et de le contraindre à corriger exactement ses épreuves [1]. »

De Quincey fut un moment éditeur d'une gazette. D'ailleurs ce ne fut pas pour longtemps. Il cherchait à élever les fermiers du Westmoreland à la connaissance des principes philosophiques. Mais il ne réussit pas mieux à leur inculquer ses principes philosophiques qu'il n'avait fait pour ses conceptions esthétiques au sujet des crimes.

Hogg publia pendant longtemps un journal le *Hogg's Instructor* : il nous dit que de Quincey, qui lui-même avait si peu réussi avec son journal, savait alors mieux que personne les articles susceptibles de plaire au public. Il s'était sans doute instruit à ses dépens.

La volonté était assez forte chez Thomas de Quincey. Lorsqu'il eut quitté son école de Manchester, il lui aurait été facile d'avoir recours à sa famille et à ses tuteurs pour se tirer d'embarras, mais il préféra ne pas demander de secours et continua à vivre dans une situation des plus précaires. S'il songea quelquefois au suicide, ce ne fut jamais pendant longtemps et il lutta avec courage contre des difficultés pécuniaires au milieu desquelles il se trouvait souvent, et dont il était parfois le principal auteur, à cause de son manque de sens pratique.

[1] Teodor de Wyzewa, *loc. cit.*

Il a fait preuve d'une assez grande persévérance. Il avait un véritable courage : au moment même où il était obligé d'écrire pour pouvoir vivre, il n'hésitait pas à affirmer des convictions qui auraient pu cependant lui aliéner des sympathies des lecteurs.

La dissimulation et même la prudence lui étaient inconnues.

De Quincey avait une grande douceur de caractère et une grande bonté. Il était difficile à approcher à cause de son amour de la solitude et de sa sauvagerie ; mais ceux qui étaient arrivés à le voir rendaient hommage à sa bonté, à la politesse de ses mœurs ; ils vantaient son amabilité et le charme de sa conversation. « Il aurait inventé les bonnes manières si elles n'avaient pas existé. »

En résumé un grand amour de la solitude, de la méditation, de la rêverie et du mystère ; une volonté assez forte parfois tenue en échec par une sensibilité trop développée, une grande bonté alliée à une sensibilité exaltée qui parfois masquait sa bonté foncière, voilà ce que l'on rencontre chez Thomas de Quincey.

CHAPITRE VIII

L'INTELLIGENCE. — L'ŒUVRE

L'intelligence de Thomas de Quincey était grande, mais avec des lacunes. « Son intelligence est, pour ainsi dire, pleine de trous. » « C'est une vraie passoire » dit Arvède Barine. Ces lacunes de l'intelligence nous expliquent en partie les inégalités et parfois le manque de goût que l'on trouve dans les œuvres et même dans les premières œuvres. Si l'intelligence de Thomas de Quincey avait été plus complète, plus universelle, il aurait été plus ouvert aux choses du dehors et n'aurait pas traité avec tant de mépris toutes les littératures autres que la littérature anglaise.

La mémoire, nous l'avons vu, était excellente chez Thomas de Quincey. Il décrit avec force détails les moindres événements de son enfance; il se trompe bien rarement dans ses citations.

Il avait une grande érudition. « Il a écrit sur presque tous les sujets, mais n'en a épuisé aucun », dit un de ses critiques. Il lisait énormément; rien de ce qui se publiait ne lui échappait. Dans ses logements et dans sa maison il était arrivé à amasser plus de 5.000 livres qu'il avait achetés un à un.

La richesse et la diversité de ses connaissances, jointes à sa véritable éloquence, en faisaient un causeur merveilleux ; souvent ceux qui avaient le plaisir de l'écouter le retenaient jusqu'à une heure avancée de la nuit.

L'imagination, nous l'avons déjà signalé, et la faculté poétique étaient chez Thomas de Quincey très développées. Ce sont ses œuvres poétiques qui sont vraiment originales et vraiment belles. On comprend que Teodor de Wyzewa ait étudié de Quincey dans un chapitre consacré à « quelques figures de poètes anglais ».

Il faut ajouter que de Quincey avait une grande indépendance de jugement et un grand esprit critique. Il ne craignait pas de s'attaquer aux problèmes déjà étudiés et généralement il trouvait une solution intéressante et nouvelle. Sa maxime était : tout est nouveau sous le soleil. « Les mêmes faits, dit-il, considérés sous des jours différents ou dans leurs relations avec d'autres faits, offrent éternellement matière à des spéculations nouvelles, inépuisables, comme les combinaisons dont ils sont susceptibles. »

Le paradoxe est très fréquent dans les œuvres de Quincey ; il y est presque constant ; mais, comme on l'a fait observer, c'est le paradoxe appuyé sur un grand luxe d'érudition.

De Quincey, chez qui l'imagination était très développée, lâchait souvent la bride à « la folle du logis ». Il aimait, même dans ses articles, à suivre paresseusement le cours de sa rêverie et à assister, simple spectateur en quelque sorte, aux ébats de son imagination. C'est ce qui explique la fréquence si grande des digressions dans toutes les œuvres de Thomas de Quincey.

Enfin de Quincey qui était susceptible d'émotion, de lyrisme, employait très souvent l'ironie; il n'est pas rare de voir un morceau lyrique terminé par une formule ironique. Il a très souvent employé l' « humour ».

L'intelligence de Thomas de Quincey avait donc des lacunes; ajoutons qu'elle ne fut pas toujours absolument saine. De Quincey eut d'abord quelques phobies. Quand il eut été mordu par un chien, la crainte de la rage s'installa chez lui avec une intensité et une persistance que certainement on n'aurait pas rencontrées chez quelqu'un de normal.

Plus tard, ce ne sont plus de simples phobies; il a des obsessions, des hallucinations. On rattache généralement les obsessions et les hallucinations à l'influence de l'opium. Nous avons essayé de montrer que l'on explique vraiment un peu trop facilement par l'opium tout ce que l'on rencontre chez Thomas de Quincey.

D'ailleurs, l'opiophagie ne saurait être invoquée pour expliquer des hallucinations que de Quincey décrit, d'une façon nette cependant, longtemps avant d'avoir commencé l'usage de l'opium : qu'il nous suffise de rappeler les hallucinations que provoqua chez Thomas de Quincey la mort de sa sœur Elizabeth.

De Quincey arriva même à avoir des idées délirantes: il pensait, nous l'avons vu, qu'un animal habitait dans son estomac dont il rongeait par instant les tuniques. Un peu plus tard, de Quincey eut un moment du délire de persécution : il croyait son papier empoisonné; lorsqu'il changeait si souvent de logement, il se croyait poursuivi par un ennemi et c'était en partie pour échapper aux poursuites de cet ennemi imaginaire

qu'il changeait fréquemment d'adresse. Ajoutons que de Quincey n'a jamais eu de délire du toucher.

Faut-il admettre que de Quincey était aliéné, comme certains l'ont dit, Clouston[1], par exemple. Il ne semble pas : de Quincey paraît surtout avoir été un bizarre et un névrosé.

Il est d'ailleurs assez difficile de classer exactement la névrose de Thomas de Quincey. Cette névrose rappelle assez bien, par certains côtés la neurasthénie avec tendance hypocondriaque : de Quincey observe et décrit avec un grand luxe de détails les moindres de ses symptômes, comme ont coutume de le faire les neurasthéniques. Certaines des manifestations de la névrose plaident plutôt en faveur de l'hystérie : nous rappellerons les accidents bizarres, à début brusque, à disparition soudaine, que nous avons rencontrés en étudiant la santé de Thomas de Quincey ; de Quincey était somnambule, nous l'avons vu ; sa mère avait eu des crises nerveuses. Enfin, l'état mental de l'auteur des *Confessions* n'est pas sans analogie avec celui des hystériques ; très souvent dans ses œuvres, de Quincey fait preuve de la tendance à la fabulation, de la mythomanie qui est si fréquente chez les hystériques.

Mais il n'y a pas d'éléments suffisants pour permettre de porter un diagnostic très précis dans le cas de Thomas de Quincey : la névrose de Thomas de Quincey est certaine. Sa nature reste un peu indéterminée.

Ces particularités de l'intelligence se reflètent et se

[1] Clouston, *Lectures on insanity*.

traduisent à chaque instant dans l'œuvre de Thomas de Qincey et permettent de la comprendre.

De Quincey lui-même a divisé ses œuvres en œuvres historiques ou littérature de la mémoire, œuvres philosophiques ou littérature de la raison, et œuvres poétiques ou littérature de l'imagination.

Parmi les premières, on peut citer ses études sur les *Césars*, sa *Vie de Shakespeare*, de nombreux articles sur des littérateurs, en particulier sur ses contemporains, les articles qu'il a écrits pour la *Septième Encyclopédie Britannique*. Le second groupe est le groupe le moins important de ses œuvres. « Il est impossible, dit Arvède Barine, de préjuger ce qu'aurait valu la métaphysique de de Quincey ; pour restaurer un monument, encore faut-il en posséder quelque reste, et nous sommes ici en face du néant. » Dans ce groupe il y a comme œuvres principales les *Prolégomènes à tous les systèmes futurs d'économie politique*, des articles sur le système de Malthus (de Quincey était malthusien), des études sur la philosophie et la métaphysique kantiennes, les *Lettres à un jeune homme dont l'éducation a été négligée*, le *Système des Cieux*.

Enfin les œuvres poétiques représentent, comme on pouvait s'y attendre, la partie la plus importante et la plus belle des ouvrages de Thomas de Quincey. Les plus connues sont les *Confessions d'un Anglais mangeur d'opium* avec les *Suspiria de Profundis* qui sont une suite des Confessions ; il faut encore citer les *Souvenirs autobiographiques d'un mangeur d'opium* ; deux romans *Klosterheim or the masque*,

Walladmor et enfin l'*Essai sur l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts*, dont nous avons donné quelques citations, car c'est un ouvrage véritablement surprenant. Il y a dans ce simple « jeu d'esprit » quelque chose qui déconcerte.

Ce qui caractérise les œuvres de Thomas de Quincey, c'est l'universalité, la diversité des sujets traités ; c'est encore une grande inégalité dans les différents ouvrages et dans le style. « Langage original, tumultueux, incorrect, termes audacieux, frappants, inexact, des sons inentendus qui atteignent le regard, de spectrales lueurs qui parviennent à l'oreille, dans une interversion de sens apocalyptique, voilà ce que nous livrent le plus souvent les œuvres de Quincey[1] ».

A côté de certains défauts dans le style il a parfois de grandes qualités qui ont pu faire appeler de Quincey un des plus grands écrivains de la littérature anglaise.

Paul Bourget juge ainsi l'auteur des *Confessions :* « Cet écrivain, souvent emphatique, souvent bizarre, parfois sublime d'énergie expressive, que son portrait nous représente avec des yeux brouillés d'un songe éternel, a sa place parmi les Suggestifs par l'abondance de ses idées, la richesse de ses connaissances, l'originalité de ses formules et de l'au delà de ses intuitions. C'était une âme complexe d'artiste, de métaphysicien, et, ses *Confessions* l'attestent, de psychologue raffiné. »

Pour nous résumer, ce qui domine dans l'état mental de Thomas de Quincey, c'est l'hypertrophie de l'ima-

[1] G. de Contades, *loc. cit.*

gination, avec un développement anormal de la s
sibilité.

Son amour de la rêverie, du mystère et de la sc
tude se traduit à la fois par sa vie errante et pai
tristesse dont beaucoup des œuvres sont imprégné

Son intelligence est grande ; aussi son œuvre est u
verselle, intéressante et curieuse. Mais l'intelligei
présente des lacunes, elle ne fut pas toujours sair
aussi l'œuvre est inégale.

L'esprit fertile de Thomas de Quincey était inqui
toujours en mouvement : d'où la fréquence des digressions dans tous les ouvrages.

Thomas de Quincey recherchait des sensations et des idées neuves ; aussi il lui arrive de tomber dans le paradoxe et le bizarre.

Le défaut d'équilibre et le manque d'harmonie que nous avions déjà rencontrés dans l'aspect physique de Thomas de Quincey se retrouvent donc dans l'état mental et dans l'œuvre : l'œuvre est un fidèle miroir des bizarreries et des anomalies de l'auteur.

Thomas de Quincey est de ceux dont on peut dire : *They are certainly cracked, but the crack let in light* (ils sont certainement fêlés, mais la fêlure laisse entrer de la lumière).

On a l'habitude de considérer qu'une partie des ouvrages de Thomas de Quincey, la meilleure d'ailleurs, est presque médicale ; on regarde généralement l'auteur des *Confessions* comme un des meilleurs historiens de l'opium. On cite de Quincey dans la plupart des ouvrages sur l'opium et même sur la morphine.

Cette opinion ne semble pas très fondée. Si de

Quincey a été un « historiographe complaisant des effets de l'opium », il n'a été un historien ni très exact, ni très complet. On ne pouvait pas d'ailleurs lui demander de décrire d'une façon très exacte et très conforme à la vérité ce que, très vraisemblablement, il a en grande partie inventé. Ce que l'on trouve dans les œuvres de Thomas de Quincey, c'est bien plutôt Thomas de Quincey que le mangeur d'opium, si mangeur d'opium il y a.

De Quincey avait beaucoup connu Coleridge, qui était vraiment, paraît-il, un opiophage. Il a dû s'inspirer beaucoup plus des souvenirs de Coleridge que de son expérience personnelle.

Nous étions arrivés à ces conclusions quand nous avons eu connaissance d'une étude très intéressante sur Coleridge que vient de publier M. Joseph Aynard[1].

L'auteur regrette qu'une étude médicale de l'influence de l'opium sur Coleridge n'ait pas été faite. Il estime que Coleridge a été un opiophage, mais que l'opium ne lui a pas apporté grand'chose s'il lui a apporté quelque chose. « Chez lui l'opium n'a rien créé, pas même une maladie mentale caractérisée ; et il est impossible de dire si Coleridge sans l'opium aurait été un autre Coleridge. »

M. Aynard croit cependant que l'opium a eu un rôle sérieux dans la déchéance intellectuelle et l' « anarchie mentale » dont Coleridge a donné des preuves pendant un certain nombre d'années. Il dit par exemple : « Il

[1] *La Vie d'un Poète, Coleridge*, par Joseph Aynard, Paris Hachette et Cie, 1907.

faut toujours en revenir là, ce ne sont que les ruines d'une pensée que nous trouvons dans tout ce qu'a fait Coleridge sous l'influence de l'opium. »

M. Aynard parle incidemment de l'opiophagie de Thomas de Quincey; il ne l'admet qu'avec certaines réserves. Les confidences du mangeur d'opium lui inspirent quelque inquiétude : il remarque que de Quincey « fit prétexte à littérature » de ses sensations d'opiophage. Il écrit aussi : « Mais les illusions de de Quincey sont un composé trop complexe pour qu'on puisse toujours faire la part du vrai et du faux. »

M. Aynard semble donc considérer l'opiophagie de Coleridge comme mieux établie que celle de Thomas de Quincey.

Une étude médicale du cas de Thomas de Quincey conduit à des conclusions assez semblables.

CONCLUSIONS

I. Thomas de Quincey appartient à une famille où les tares pathologiques sont nombreuses. On y rencontre la tuberculose et des désordres du système nerveux. Beaucoup de ses frères et sœurs sont des dégénérés, des névropathes.

II. Lui-même avait une mauvaise santé ; il fut presque toujours malade. C'était certainement un névropathe et peut-être un hystérique.

III. Au point de vue mental on remarque un grand défaut d'équilibre et une absence complète d'harmonie. La sensibilité et l'imagination avaient chez lui un développement exagéré et anormal.

IV. Thomas de Quincey était un dégénéré. On trouve chez lui le défaut de proportion, le manque d'équilibre, l'émotivité et l'inégalité au point de vue intellectuel et mental qui caractérisent la dégénérescence.

V. On admet généralement que Thomas de Quincey

a été un opiophage et que l'opium explique en grande partie l'œuvre de l'auteur des *Confessions*. Or il est à peu près impossible que de Quincey ait été le buveur de laudanum qu'il déclare avoir été et que l'on croit généralement. Il est très vraisemblable que celui qui est surtout connu comme mangeur d'opium n'en a jamais pris que de petites quantités.

L'état mental seul explique bien les caractères de l'œuvre de Thomas de Quincey.

BIBLIOGRAPHIE

1° Thomas de Quincey

AYNARD (Joseph). — *La Vie d'un Poète : Coleridge*, Paris, 1907.

BARINE (Arvède). — *Névrosés* (Hoffman, de Quincey), Paris, 1898.

BAUDELAIRE (Charles). — *Les Paradis artificiels*, Paris, 1860.

BOURGET (Paul). — Etudes anglaises *(les Lacs anglais)*, édition définitive, Paris, 1906.

BURTON (John Bill). — *The Book-Hunter* (étude intitulée : *Papavérius)*.

G. DE CONTADES. — La Jeanne d'Arc de Thomas de Quincey *(Revue des Deux Mondes*, 1893, t. III).

DESCREUX. — Première traduction intégrale des *Confessions d'un Anglais mangeur d'opium* (nouvelle édition, Paris, 1903).

FINDLAY (R.). — *Personal recollections of de Quincey*, 1885.

FONTAINAS (André). — *Essai sur l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts* (traduit de l'anglais), Paris, 1901.

HODGSON. — On the genius of Thomas de Quincey, in *Oust cast Essays*, 1881.

HOGG (James). — *De Quincey, his friends and associates.*

JAPP (A.-H.). — *De Quincey's Memorials*, London, 1891.

KNIGHT'S. — *Passages of a working life.*

M'SSON (David). — *Thomas de Quincey* dans « *Englishmen of Letters* » (édited by Morley), London, 1881.

MUSSET (Alfred DE). — Traduction des *Confessions d'un Anglais mangeur d'opium*, réimprimé en 1873, avec préface de A. Heulhard.

PAGE (A.-H.). — *Thomas de Quincey, his life and writings*, 2 vol., 1881 (2e édition en 1890, sous le nom de A.-H. Japp).

Quaterly Review, Thomas de Quincey, 1861, t. CX

THOMAS DE QUINCEY. — *Œuvres complètes en quatorze vol.*, Edinburgh (Black., 1881).

SAVINE. — Traduction des *Souvenirs autobiographiques d'un mangeur d'opium*, Paris, 1903.

STEPHEN (Leslie). — Thomas de Quincey *(Fornightly Review*, 1871, t. IX).

— Thomas de Quincey, in *Dictionary of National Biography*.

Westminster Review, Thomas de Quincey and his works, avril 1854.

WYZEWA (Teodor de). — *Ecrivains étrangers* (quelques figures de poètes anglais), 1re série, Paris, 1896.

2° Opiophagie. — Intoxication chronique par le laudanum. — Thébaïsme

Advice to opium-eaters, London, 1823.

ARMAND. — Des fumeurs et mangeurs d'opium *(Traité de climatologie générale*, Paris, 1873, p. 538).

AVENIR-DELAGRÉE. — Quelques faits de tolérance de l'opium à hautes doses *(Gaz. des hôpitaux*, A. 1860, XXXIII, p. 598).

AYRES. — *Archives de médecine navale*, Paris, 1893, l. X, 357-366.

BALL. — *La morphinomanie*, Paris, 1885.

BARDINET. — Exemples de tolérance du laudanum *(Bulletin de la Société de médecine et de pharmacie de la Haute-Vienne*, Limoges, 1868).

BARRAGUE (Nicolas). — *De la dégénérescence de l'espèce humaine produite par l'abus des alcooliques et de l'opium* (th. de Montpellier, 1863).

BASHAM. — Case of delirium tremens of opium-eating *(Lancet*, 1846, p. 254-256).

BIGNET. — *Etude sur l'opium*, Paris, 1875.

BOECK (Von). — Intoxication mit opium und morphium in Ziemssen *(Handbuch der speciallen Pathologie und Therapie*, t. XV).

BONAVIA. — Effects of opium *(Provincial medical Journal*, Leicester, 1891, X, 135-144).

BRERETON. — *The truth about opium*, London, 1882, in-8.

British medical Journal, The medical aspects of the opium question, année 1882, p. 123.

BROUARDEL. — Les fumeurs et mangeurs d'opium et les mor-

phinomanes (*Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, Paris, 1905, 4 s, IV, 97, 129).

BROUARDEL. — *Opium, morphine et cocaïne*, Paris, 1906.

BROWN. — The opium habit. (*Medical News*, New-York, 1901, l. XXXVIII, p. 433-434).

BROWNE. — Opiophagism. (*Journal of psychological medecine and mental pathology*, London, 1875, p. 38).

BRUNET. — Mort des fumeurs d'opium (*Bulletin médical*, 1903, p. 313-318 et 837-842).

CALKINS. — *The psychological action of opium. Journal of psychological medecine*, New-York, 1870, IV, p. 351-367.

CALKINS. — *Opium and the opium appetite*, Philadelphia, 1871.

CARR. — Death from opium (*Cinniatic Lancet and Clinic*, 1882, n. s., VIII, 6).

CHAILLE. — The opium habit. (*New Orleans medical and Surgical Journal*, 1875-76).

CHAMBARD. — *Les morphinomanes*, Paris, in-16.

CHAMBERS. — Distressing gastric and mental symptôms from opium-eating (*Lancet*, London, 1853, II, p. 280).

CHARLIER. — Quelques remarques... sur l'habitude de l'opium (*Journal de médecine et chirurgie pratique*, Paris, 1882, l. III, p. 356).

CHASSAIGNAC. — Case of opium habit. (*New-Orléans medical and Surgical Journal*, 1881-82, IX, p. 256-259).

CHIPPERFIELD. — Case of an opium eater, Madras Monthly (*Journal of medical Sciences*, 1871, III, p. 169).

CHOWNE. — Clinical observations on a case of poisoning with opium and opium-eating (*Provincial medical and Surgical Journal*, London, 1841-42, III, p. 103-108).

CHRISTISON. — On the effects of opium (*Edinburgh medical and Surgical Journal*, 1832, XXXVII, 123, et 1850, X, p. 531).

COLLINS. — *Theriaki and their last dose*, 1870.

— *Theriaki : a treatise on the habitual use of narcotic poison*, 1887.

Confessions of a young lady laudanum drinker (*Journal of mental sciences*, London, 1889, XXXIV, p. 545).

COOK. — *The seven sisters of sleep, London*, 1860.

CRAWFORD. — Case of delirium of the use of opium (*Medical Chronicle*, Montreal, 1885-86, III, 161-163).

CROTHERS. — Some new studies of the opium disease (*Procee-*

dings of the Philadelphia county medical Society, 1892, XVII, 60-76).

D. (M.). — The personal experience of an ex opium habitué (*Medical Record*, New-York, 1878, XIII, 399).

DAWBARN. — Opium in India (*Therapeutical Gazette Detroit*, 1900, 3 s, XVI, 721-723).

DEMONTPORCELLET. — *De l'usage quotidien de l'opium. Les mangeurs d'opium* (th., Paris, 1874).

DUDGEON. — On some of the physiological effect of opium in relation to health (*Transactions of the national Association for the promotion of national Science*, London, 1877, p. 596-608).

DUJARDIN-BEAUMETZ. — *Dictionnaire de Therapeutique*, article : OPIUM.

EARLE. — The opium habit. (*Chicago medical Review*, 1880, II, p. 442-446 et 493-498).

EDER. — Ein Fall von chronischer Opiumvergiftung (*Wiener Medizinal Halle*, 1864, p. 344).

EDWARDS. — Opium habit. (*Virgina medical monthly*, Richmond, 1878, IV, 881-884).

ELOY. — Des morphinomanes, opiophages et fumeurs d'opium (*Union médicale*, Paris, 1885, 30, XL, p. 385-391).

ERLENMEYER. — Zur Opiumfrage (*Archiv. des deutschen Gesellschaft für Psychiatrie und gerichtliche Psychologie*, 1861, IV, 68-82).

Experience of an opium eater (*Alienist and Neurologist Saint-Louis*, 1883, IV, 26-35).

FLEMING. — Clinical lecture an the habit. of opium eating (*Britsh medical Journal*, London, 1868, p. 137-139).

FONSSAGRIVES. — Article OPIUM in *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales.*

FOOTE. — The opium habit. (*American Journal of Electrology and Neurology*, New-York, 1879, I, p. 22-32).

GALICIER. — De l'opium (*France médicale*, Paris, 1873, XX).

GILL. — Case of an opium eater (*Lancet*, 1853, II, p. 95).

GOULD. — The opium habit. (*Medical and Surgical Reporter*, Philadelphia, 1878, XXXVIII, p. 496, et XXXIX, p. 174).

GOUZER. — Journal d'un morphinomane (*Archives d'Anthropologie criminelle*, 1876).

HAMLIN. — The opium habit. (*Medical Gazette*, New-York, 1882, IX, 426-431).

HAMLIN. — The opium habit. (*Transactions of the medical Society of the state of New-York*, 1885, p. 134-146).

HARRISON. — The psychology of opium eating *(Journal of psychological medecine and mental pathology*, London, 1854, VII, 240-252).

HARRISON. — Opium eating *(Association medical Journal*, London, 1856, p. 872).

HELD. — *Les alcaloïdes de l'opium*, 1894, in-16.

HILL. — Opium smoking in China *(Lancet*, 1841-42, I, p. 820-822).

HUGHES. — On the opium habit. *(Proceedings of the Saint-Louis medical Society of Missouri*, 1878, I, p. 78-90.

HUGHES. — Experience of an opium eater *(Alienist and neurologist*, Saint-Louis, 1883, IV, 26-35).

HUGHES. — *The opium psycho-neurosis. Alienist and neurologist.*, Saint-Louis, 1884, V, 123-145.

HUGUES. — Psychonévrose des mangeurs d'opium *(Annales médico-psychologiques*, 1889).

HULL. — The opium habit. *(Reports of the State Board of Health of the State of Iowa*, 1885, III, 535-545).

HUNTLY. — Opium and its relation to healh and disease *(Indian medical Record*, Calcutta, 1892, III, 332-334).

JEANSELME. — Fumeurs et mangeurs d'opium *(Revue générale des Sciences pures et appliquées*, 15 janvier 1907).

JEANSELME. — *Fumeurs et mangeurs d'opium*, Paris, 1907.

JELIFFE. — Some notes on the opium habit. *(American Journal of medical Sciences*, New-York, 1903, CXXV, 786-799).

K. — The opium habit. *(Missouri medical and surgical Journal*, 1889-90, III, p. 143).

KANE. — *The drugs that enslave*, Philadelphia, 1881.

KEELEY. — The opium habit. *(Dwight Illinois*, 1880 et 1881).

LACASSAGNE. — *Précis de médecine légale* (Intoxications, 1906).

LANCEREAUX. — Morphinisme chronique *(Semaine médicale*, 1884, n° XXIII).

LAURENT. — *Essai sur la psychologie et la physiologie du fumeur d'opium*, Paris, 1897, in-8°.

LAURENT. — *L'opium*, Tours, 1903.

LITTLE. — On the habitual use of opium *(The Journal of the Indian Archipelago and Eastern Asia*, January, 1848).

LLOYD. — Case in which opium has teen suddenly discontinued after its doily use in large doses for years *(Lancet*, 1879, I, p. 807).

LUYS. — *Impressions d'un buveur d'opium décrites par lui-même*, Encophale, Paris, 1887, VII, p. 301-317.

gination, avec un développement anormal de la sensibilité.

Son amour de la rêverie, du mystère et de la solitude se traduit à la fois par sa vie errante et par la tristesse dont beaucoup des œuvres sont imprégnées.

Son intelligence est grande; aussi son œuvre est universelle, intéressante et curieuse. Mais l'intelligence présente des lacunes, elle ne fut pas toujours saine; aussi l'œuvre est inégale.

L'esprit fertile de Thomas de Quincey était inquiet, toujours en mouvement : d'où la fréquence des digressions dans tous les ouvrages.

Thomas de Quincey recherchait des sensations et des idées neuves; aussi il lui arrive de tomber dans le paradoxe et le bizarre.

Le défaut d'équilibre et le manque d'harmonie que nous avions déjà rencontrés dans l'aspect physique de Thomas de Quincey se retrouvent donc dans l'état mental et dans l'œuvre : l'œuvre est un fidèle miroir des bizarreries et des anomalies de l'auteur.

Thomas de Quincey est de ceux dont on peut dire : *They are certainly cracked, but the crack let in light* (ils sont certainement fêlés, mais la fêlure laisse entrer de la lumière).

On a l'habitude de considérer qu'une partie des ouvrages de Thomas de Quincey, la meilleure d'ailleurs, est presque médicale ; on regarde généralement l'auteur des *Confessions* comme un des meilleurs historiens de l'opium. On cite de Quincey dans la plupart des ouvrages sur l'opium et même sur la morphine.

Cette opinion ne semble pas très fondée. Si de

Quincey a été un « historiographe complaisant des effets de l'opium », il n'a été un historien ni très exact, ni très complet. On ne pouvait pas d'ailleurs lui demander de décrire d'une façon très exacte et très conforme à la vérité ce que, très vraisemblablement, il a en grande partie inventé. Ce que l'on trouve dans les œuvres de Thomas de Quincey, c'est bien plutôt Thomas de Quincey que le mangeur d'opium, si mangeur d'opium il y a.

De Quincey avait beaucoup connu Coleridge, qui était vraiment, paraît-il, un opiophage. Il a dû s'inspirer beaucoup plus des souvenirs de Coleridge que de son expérience personnelle.

Nous étions arrivés à ces conclusions quand nous avons eu connaissance d'une étude très intéressante sur Coleridge que vient de publier M. Joseph Aynard[1].

L'auteur regrette qu'une étude médicale de l'influence de l'opium sur Coleridge n'ait pas été faite. Il estime que Coleridge a été un opiophage, mais que l'opium ne lui a pas apporté grand'chose s'il lui a apporté quelque chose. « Chez lui l'opium n'a rien créé, pas même une maladie mentale caractérisée ; et il est impossible de dire si Coleridge sans l'opium aurait été un autre Coleridge. »

M. Aynard croit cependant que l'opium a eu un rôle sérieux dans la déchéance intellectuelle et l' « anarchie mentale » dont Coleridge a donné des preuves pendant un certain nombre d'années. Il dit par exemple : « Il

[1] *La Vie d'un Poète, Coleridge*, par Joseph Aynard, Paris Hachette et Cie, 1907.

Opium habit., *With suggestions as to the remedy*, New-York, 1868.

PALMER. — The opium habit., a possible antidote *(Louisville medical News)*.

PARSONS. — Opium as a luxury and in the treatment of disease *(Medical Press and circular.*, London, 1881, n. s. XXXII, 229-284-296-318).

PEPPER. — The opium habit. *(Medical and Surgical Reporter*, Philadelphia, 1878, XXXVIII, p. 87).

POUCHET. — Intoxication chronique par la morphine ou l'opium. Mangeurs et fumeurs d'opium, in *Leçons de pharmacodynamie et de matière médicale*, 2e série.

PRINGLE. — The ethics of opium and alcohol *(Lancet*, 1892, p. 605-607).

PURRINGTON. — Opium taking in Asiatic countries *(Medical Record*, New-York, 1901, LIX, p. 265).

PUTNAM. — A case of opium habit. *(Buffalo medical and Surgical Journal*, 1883-84, XXIII, 223-225).

RÉVEIL. — *Recherches sur l'opium. Des opiophages et fumeurs d'opium* (Th., Paris, 1856).

RÉVEIL. — Des opiophages et fumeurs d'opium *(Moniteur des hôpitaux*, 1856, IV, 788-846-851).

RICHARDS. — Opium-eating *(Indian medical Gazette*, Calcutta, 1877, XII, 199-201).

RICHET. — Les poisons de l'intelligence *(Revue des Deux Mondes*, 1877, 3 s. XX, 178-197).

SEEGER. — Opium-eating *(Boston medical and Surgical Journal*, 1834, IX, 117-120).

SELL. — *Thl opium habit.*, Jersey Citey, 1883.

SMITH. — On opium smoking *(Lancet*, 1841-42, I, p. 707-710).

SMITH. — How much opium is necessary to constituate an habitue *(Medical Record*, New-York, 16 nov. 1895).

SOULIER. — *Précis de thérapeutique.*

STOVEL. — Notes on an opium-eater *(Transactions of the medical and physical Society of Bombay*, 1851, X, p. 293-297).

TAGGART. — Case of opium habit. *(Pacific medical and Surgical Journal*, San-Francisco, 1878, XX, p. 397-403).

TAILHADE (Laurent). — La Noire Idole *(Mercure de France*, 1er février 1907).

TURNER. — Opium habit. *(Philadelphia medical Times*, 1876, XV, p. 147).

WARD. — Opium *(Journal of Missisipi medical Association*, 1904-1905, IX, p. 106-118).

WHALLEY. — Confessions of a laudanum-drinker *(Lancet*, 1866, II, p. 35).

WHITEHEAD. — The opium habit. *(Pacific medical and Surgical Journal*, San-Francisco, 1874-75, XVII, p. 274).

WHITWELL. — The opium habit. *(Pacific medical and Surgical Journal*, 1877, XXX, 321-338).

WILHITE. — The opium habit. : a narrative of personal experience *(Saint-Louis Clinical Record*, 1881-82, VIII, 39-41).

WILHITE. — The opium habit. *(Southern (the) medical Record.* Atlanta, 1883, XIII, p. 246-248).

WOODLEY. — *The opium habit. and its cure.*, Atlanta, 1879.

WOOLLEY. — Opium and its excessive use *(Medical Record.*, New-York, 1894, XLV, p. 444).

WRIGHT. — Opium habit. *(Indianopolis Weekly Herald march.*, 1879).

WYMA. — Opium-eating *(Journal of psychological medecine and mental pathology*, London, 1881, VII, 74-77).

11779533A

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library
or to the
NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

- 2-month loans may be renewed by calling (510) 642-6753
- 1-year loans may be recharged by bringing books to NRLF
- Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date.

DUE AS STAMPED BELOW

AUG 13 1999

12,000 (11/95)

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
FORM NO. DD6, 40m, 3/78 BERKELEY, CA 94720

GAYLAMOUNT
PAMPHLET BINDER
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.